

3

Perspectives croisées

- 2 Historiens d'Afrique**
Elikia M'Bokolo
- 9 Une relecture des *Lieux de mémoire*
au regard du vécu africain**
Doulaye Konaté
- 17 Littérature antillaise et histoire :
écrire « l'histoire des peuples sans histoire »**
Romuald Fonkoua
- 25 Une autre manière de lire le monde
Entretien avec Édouard Glissant**
Propos recueillis par Alessandro Corio et Francesca Torchi
- 31 Sectes afro-chrétiennes et littérature**
Claude Wauthier
- 37 Pour un échange entre anthropologie, histoire et littérature
Entretien avec Jean-Pierre Dozon**
Propos recueillis par Boniface Mongo-Mboussa

Historiens d'Afrique

Elikia M'Bokolo*

Par historiens, on entend ici tous ceux qui – se considérant ou se réclamant comme spécialistes du métier d'historien ou pratiquant ce métier en amateurs plus ou moins éclairés – se donnent pour tâche de convaincre leurs contemporains de l'importance des choses du passé et, pour y parvenir, se préoccupent de collecter le maximum d'événements survenus depuis les temps les plus reculés, d'en décrire les péripéties, d'en organiser la succession, d'en discuter les significations et d'en interroger les conséquences pour leur propre époque.

Passé et mémoires

Ces multiples opérations intellectuelles doivent être distinguées d'autres pratiques, simplement sociales ou plus directement politiques, qui consistent également, pour les gens d'une époque donnée, à se positionner par rapport au passé de la société dans laquelle ils vivent, à évaluer ce passé, à lui donner un sens, voire à le perpétuer à travers des manifestations collectives ritualisées, civiles ou sacrées. Toutes les sociétés ont connu et connaissent de telles pratiques. L'Afrique, par conséquent, n'échappe pas à la règle générale. Aussi convient-il de prendre avec beaucoup de précautions les démarches qui consistent à spécifier l'Afrique comme le continent, par excellence, de « la tradition orale », présentée comme le seul support de conservation et de transmission du passé.

Le fait que des philosophes et des historiens réputés, étrangers à l'Afrique, aient, de manière répétitive, nié l'historicité de ce continent et des peuples noirs, au motif qu'ils étaient « sans écriture », a constitué une sorte de défi épistémologique que les historiens africains et non africains ont su relever, en cherchant d'abord à montrer, preuves à l'appui, l'extraordinaire richesse des traditions orales, tant en matière d'informations sur le passé qu'en matière d'interprétation de ce passé¹. Ces avancées méthodologiques et épistémologiques acquises dans le traitement des traditions orales africaines ont par ailleurs largement contribué à renouveler l'historiographie des autres régions du monde, notamment dans le traitement des époques les plus contemporaines et dans la prise en compte des catégories sociales longtemps exclues du champ des études historiques. Il ne faudrait pas pour autant réduire l'Afrique au rôle exclusif de conservatoire des traditions orales.

*. *Historien, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Elikia M'Bokolo est l'auteur notamment d'Afrique noire : histoire et civilisations (en deux volumes), avec la collaboration de C. Le Gallenec, Thierno Bah, Jean Copans et alii, 1. Jusqu'au XVIII^e siècle, Paris, Hatier/AUPELF-UREF, 1995 ; 2. XIX^e et XX^e siècles, Paris, Hatier/AUPELF-UREF, 1992, rééd. 2004 (coll. « Universités francophones »). Il vient de publier la biographie de Kwame Nkrumah aux Presses de Sciences Po, Paris, 2006.*

1. Jan Vansina, *Oral Tradition as History*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1985.

Ne pas réduire l'Afrique au rôle exclusif de conservatoire des traditions orales.

Partout les livres d'histoire n'ont pas tardé à s'imposer comme un genre majeur.

Les mémoires contradictoires du passé s'opposent à l'imposition durable de toute « pensée unique ».

En effet, partout où des circonstances diverses ont suscité la création locale d'une écriture ou l'importation et l'adaptation d'écritures étrangères, les livres d'histoire n'ont pas tardé à s'imposer comme un genre majeur : on le voit clairement en Éthiopie avec le *Kebra Negast* (« *La gloire des rois* », 1225), comme en Afrique soudanaise avec le *Tarikh el-Fettach* et le *Tarikh es-Sudan* ; quant aux caractères latins, leur adoption fut très précoce, contemporaine des tout premiers contacts avec l'Europe occidentale, quoique, dans l'état actuel des connaissances, on ne puisse pas affirmer qu'il y ait eu production d'œuvres de caractère historique avant le XVIII^e siècle, époque à laquelle deux philosophes d'orientations très différentes se sont largement appuyés sur l'histoire pour développer un argumentaire étoffé contre la traite des Noirs² et pour l'esclavage des Noirs³.

Relevons aussi que les États de l'Afrique ancienne ont, comme leurs homologues des autres parties du monde, élaboré des politiques mémorielles multiples, bien connues pour certains d'entre eux, comme le royaume asante ou l'État zulu. Les traditions orales les plus connues sont souvent issues de ces pratiques mémorielles. En même temps, les nombreuses résistances à l'État, qu'elles fussent sociales, religieuses ou régionales, se sont aussi exprimées par une série de gestes conservés, à leur tour, par d'autres traditions orales donnant à l'Afrique cette allure plurielle, en quelque sorte éclatée, où les mémoires contradictoires du passé s'opposent à l'imposition durable de toute « pensée unique ». C'est à ce même constat de pluralité que conduit l'examen des historiographies écrites.

Amateurs éclairés

Celles-ci furent d'abord, presque partout, l'œuvre d'amateurs éclairés. Leurs figures fondatrices ne sont pas toutes connues, mais leur nombre s'est brusquement accru dans la deuxième moitié du XIX^e et dans les premières décennies du XX^e siècle. Cette espèce de « besoin d'histoire », mais d'une histoire écrite et prétendant établir durablement des vérités indiscutables, n'est pas sans poser certains problèmes. Comme expliquer le surgissement simultané d'un tel besoin, dans les aires les plus différentes du continent ? Dans quelles catégories sociales et régions particulières ce besoin s'est-il exprimé avec le plus de force ? Quelles en furent les figures les plus marquantes et qu'ont-elles en commun entre elles ? Y a-t-il enfin des connexions entre ces « amateurs éclairés » et les générations ultérieures de professionnels de l'histoire ?

2. Anton-Wilhelm Amo, Dissertation Inaugurale sur le Droit des Maures – c'est-à-dire des Africains – en Europe, 1729.

3. Jacobus Elisa Capitein, Dissertation politico-théologique sur l'esclavage en ce qu'il n'est pas contraire à la liberté chrétienne, 1749.

Les textes observaient
le passé pour mieux
éclairer les voies
possibles d'un avenir
encore confus.

Une histoire de
l'Afrique qui s'écrit
concurrément à
plusieurs échelles.

Disons, pour aller vite, qu'à la base de ce besoin se trouve, comme dans toutes les pratiques collectives de gestion du passé, la volonté d'affirmer et d'exprimer des identités sociales. Ce besoin eut, de toute évidence, beaucoup à voir avec les différentes manifestations de la colonisation européenne naissante. Expressions directes d'un rejet, écrits au milieu de bouleversements ressentis comme irréversibles, ces textes observaient le passé pour mieux éclairer les voies possibles d'un avenir encore confus.

Ils émanaient d'un groupe social dont la position apparaissait éminemment inconfortable, tiraillé qu'il se trouvait entre son implication dans le système colonial, la marginalisation sociale, politique, juridique et raciste subie de la part des administrations coloniales, et la conviction d'être les porte-parole légitimes des peuples africains. On comprend mieux ainsi pourquoi, parmi les figures les plus en vue de cette historiographie, on compte tant d'hommes d'église ou de « lettrés » passés par le moule des écoles missionnaires chrétiennes et désireux de définir un « destin » pour les peuples africains pris individuellement ou collectivement : tels furent, entre autres, parmi les fondateurs de « genres » historiographiques durables, l'abbé Boilat au Sénégal, le révérend Samuel Johnson au Nigeria⁴ ou Thomas Mofolo en Afrique australe⁵. Mais, les courants d'inspiration laïque, si on peut utiliser ce concept, n'ont pas manqué, en particulier en Gold Coast, pour fustiger les empiètements du colonialisme ou exalter les figures pionnières de la « nation » émergente. Dans cette veine, l'École Normale William Ponty, dont les élèves ont écrit et, parfois, joué au théâtre tant de textes historiques, s'est constituée, à l'échelle ouest-africaine, en foyer de conception et d'expérimentation des thèmes les plus novateurs de la future historiographie africaine, comme celui des « résistances » à la colonisation européenne⁶. Signalons encore, derrière des titres classiquement ethnographiques, la floraison des approches combinant la rigueur de l'anthropologie fonctionnaliste et l'insistance, chère aux historiens, sur les dynamiques internes des sociétés étudiées : avec son *Facing Mount Kenya* (1937), Jomo Kenyatta reste sans doute l'un des maîtres dans ce genre.

Il y eut aussi, pour donner à ce « besoin » social et politique une expression écrite, l'influence des « Africains de la diaspora » qui, ressentant le même « besoin », avaient, de leur côté, jeté certains des fondements les plus durables de l'historiographie africaine, parmi lesquels la thèse du caractère nègre de l'Égypte ancienne. Certains parmi eux, comme Edward Wilmot Blyden, rapatriés du Nouveau Monde en Afrique, ont diffusé

4. A History of the Yorubas, 1897.

5. Chaka, A Historical Romance, 1927.

6. Nazi Boni, Histoire synthétique de l'Afrique résistante, Paris, Présence africaine, 1971.

L'étude de l'histoire de l'Afrique devait s'appuyer sur l'initiative des peuples africains.

Le premier Congrès des Artistes et Écrivains Noirs constitua l'acte de naissance de cette génération.

ces conceptions en Afrique de l'Ouest, du Liberia au Nigeria. D'autres, en particulier ceux des États-Unis, ont marqué les jeunes universitaires africains formés chez eux : tel fut Leo Hansberry dont les cours d'histoire africaine à l'université Howard ont fortement marqué les « pères des indépendances », les plus sensibles à l'importance des études historiques, comme Nnamdi Azikiwe et Kwame Nkrumah.

Il est remarquable que, dès cette époque, émerge une histoire de l'Afrique qui s'écrit concurremment à plusieurs échelles : celle des « peuples noirs » à travers le monde, celle du continent africain, celle de l'« Afrique noire », celle des États antérieurs à la colonisation et des territoires façonnés par la colonisation, celle des formations ethniques et tribales, celle enfin des personnalités éminentes et des individus d'exception incarnant et illustrant le « génie africain ».

Ruptures épistémologiques et maturation : la génération de 1956 et ses héritiers

Sans remettre en cause cette lancée, les choses allaient s'accélérer à partir des années 1950, au point que l'on peut bien parler d'une génération de 1956. Il faut d'abord voir en elle une génération intellectuelle, regroupant des personnes appartenant à des générations biologiques différentes, mais ayant eu en commun de bourgeonner en quelque sorte en 1956 (dernière année de sujétion coloniale pour le Ghana et année de la loi-cadre Defferre pour les colonies françaises), les années situées en amont et en aval de cette date charnière pouvant revêtir pour chacune d'elles une signification particulière.

Formés à bonne école, dans les universités britanniques et françaises, ces historiens de profession avaient parcouru le *cursum honorum* au début des années 1950, obtenant les titres requis non seulement pour exercer le métier d'historien, mais aussi pour jouir de cette légitimité qui autorise les innovations et les audaces. Au sein de cette génération, l'Afrique de l'Ouest se tailla la plus belle part avec, entre autres, les Nigériens K. Onwuka Dike, Saburi Biobaku, I. A. Akinjogbin ou Ade Ajayi, les Sénégalais Cheikh Anta Diop et Abdoulaye Ly ou le Voltaïque Joseph Ki-Zerbo. Selon eux, l'étude de l'histoire de l'Afrique devait s'appuyer sur l'initiative des peuples africains plutôt que sur l'action des facteurs externes, conviction à la fois intellectuelle et politique, renforcée par les mouvements sociaux et politiques d'émancipation dont l'Afrique était alors le théâtre. Le premier Congrès des Artistes et Écrivains Noirs, organisé à Paris précisément en 1956, par la Société Africaine de Culture et la revue *Présence Africaine*, constitua l'acte de naissance de cette génération qui organisa des débats et publia des

Indigéniser ces approches nées de la confrontation et des échanges avec les chercheurs venus d'autres pays et horizons intellectuels.

L'histoire du temps présent, délaissée par les historiens professionnels, a vu des romanciers talentueux investir ce domaine.

manifestes sur « Le rôle de l'histoire et de l'historien dans la nouvelle Afrique », thème devenu un passage obligé pour les générations ultérieures⁷. On devait les retrouver d'abord à Accra en 1962 pour le premier congrès des « africanistes » organisé en terre africaine et marqué par les prises de position de K. Onwuka Dike et de Joseph Ki-Zerbo. Ils allaient ensuite revenir en force, à l'échelle mondiale, et grâce à l'Unesco, avec l'*Histoire générale de l'Afrique*, projet né au cours des années 1970 et achevé au cours des années 1990, qui exprime remarquablement les ambitions et les réalisations de cette génération.

Rien n'est plus éloigné de la réalité qu'une perception consensuelle de cette génération. Si ces jeunes historiens partageaient les mêmes convictions épistémologiques, ils restaient divisés sur les modalités pratiques destinées à illustrer la nouvelle histoire africaine. Deux approches et deux conceptions sensiblement différentes les distinguaient. D'un côté dominait une « historiographie des origines », préoccupée avant tout de rechercher les origines de l'Afrique, d'affirmer le caractère nègre des civilisations de l'Égypte pharaonique et d'établir l'antériorité des civilisations africaines : la figure dominante en fut alors le Sénégalais Cheikh Anta Diop⁸. D'un autre côté se situaient ceux qui, élaborant une « *historiographie des processus* », cherchaient restituer les multiples processus, internes et externes, susceptibles de rendre compte de l'évolution de l'Afrique depuis les origines les plus anciennes jusqu'à sa situation contemporaine, démarche dans laquelle s'est illustré Joseph Ki-Zerbo dans l'espace francophone.

Le développement des universités africaines a permis d'indigéniser, si l'on peut dire, ces approches nées de la confrontation et des échanges avec les chercheurs venus d'autres pays et horizons intellectuels. Les genres historiographiques se sont pourtant multipliés. On a vu fleurir de multiples travaux de vulgarisation, écrits, oraux ou audiovisuels, dont Ibrahima Baba Kaké fut assurément, avec *Mémoire d'un Continent*, l'initiateur le plus remarquable. L'histoire du temps présent, largement délaissée par les historiens professionnels, a vu des romanciers talentueux investir ce domaine très sensible avec la même audace dont les historiens professionnels avaient fait preuve à l'égard des périodes plus anciennes.

À l'historiographie africaine, en définitive très jeune, les défis ne manquent pas : approfondir les recherches fondamentales ; diffuser les connaissances historiques dans le corps social ; multiplier et diversifier les approches, les courants et les écoles ; prendre enfin en charge les questions de mémoire, dont la solution conditionne le devenir de l'Afrique à moyen terme.

Elikia M'BOKOLO

7. A. Temu, et B. Swai, *Historians and Africanist History : A Critique*, Londres, Zed Press, 1981.

8. Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence africaine, 1954.

Afrique & histoire,

Revue internationale, n° 4, octobre 2005

Paris, éditions Verdier, 320 p.

25 €

Ce quatrième numéro d'*Afrique & Histoire* s'ouvre sur un important dossier consacré aux « voyageurs africains ». Ineke van Kessel retrace la vie de Manus Ulzen (1812-1887) qui, originaire d'Elmina (Ghana), s'enrôla dans l'armée des Indes néerlandaises, ce qui le conduisit à Java et Sumatra, puis en Hollande, avant de terminer sa vie à Elmina. Ramona Austin retrace un portrait qui peut se lire comme le contrepoint du précédent et évoque le destin et l'héritage de William Henry Sheppard (1865-1927), « *the black Livingstone of Africa* » : né aux États-Unis, Sheppard fut longtemps missionnaire au Congo belge, où il développa une activité anthropologique notable et une critique de la colonisation. Jean-Pierre Chrétien, de son côté, étudie les « *compagnons obscurs des explorateurs* » qui ont voyagé au Burundi et au Rwanda, à la fin du XIXe, et montre le rôle déterminant joué par les Africains sans lesquels ces expéditions n'auraient jamais eu lieu. Eva Evers Rosander expose également une prosopographie sur les « *femmes sénégalaises en voyages* », à propos desquelles elle montre, en prenant l'exemple de femmes exerçant des activités commerciales aux Canaries, la dialectique entre le « local » et le « cosmopolite ». Ce dossier se termine par un article de Franz-Christoph Muth qui étudie *Kitab al-Ilman...* (1438), ouvrage de l'historien égyptien al-Maqrizi, sur les royaumes musulmans de l'Éthiopie.

La deuxième partie du numéro, « *Varia* », comporte deux articles. Le premier, dû à Karim Sadr, « *Un néolithique pour l'Afrique australe* », souligne la nécessité de revoir la thèse selon laquelle les traces caractéristiques du néolithique (agriculture, élevage) étaient absentes chez premières populations de cette région de l'Afrique. Un tel débat n'a évidemment rien de technique, car ce qui est en jeu ici, c'est le mythe des « Bushmen du Kalahari », considérés pendant si longtemps comme une population de « *chasseurs-cueilleurs par excellence* », avec toutes les implications idéologiques qui en découlent. Le deuxième article, de Caroline Oudin-Bastide, a pour titre : « *L'Afrique dans le discours abolitionniste de Victor Schœlcher : de la réfutation de "l'infériorité native des Nègres" au projet africain* ». L'auteur montre comment le combat abolitionniste mené par Schœlcher interfère avec des considérations qui tendent à souligner un « retard » des sociétés africaines par rapport aux sociétés européennes, et qu'il faut situer dans l'adhésion de Schœlcher à l'idée de « progrès ». La troisième partie du numéro, « *Atelier* », est centrée sur l'ouvrage de Paulo Fernando de Moraes Farias, *Arabic Medieval Inscriptions from the Republic of Mali...* et comporte un entretien avec l'auteur et deux notes de lectures – en fait deux articles – de Jacqueline Sublet et J.-L. Triaud. Le corpus sur lequel a travaillé Moraes Farias, et qui comprend 400 inscriptions en arabe gravées entre 404 AH (1013-1014 AD) et

894 AH (1489 AD), renouvelle sur de nombreux points la connaissance de cette période de l'histoire du Mali.

La quatrième partie du numéro est constituée par un long entretien avec Maurice Godelier, sous le titre : « *La parenté et l'histoire* », à la suite de la parution de son ouvrage, *Métamorphoses de la parenté* (Fayard, 2004). Dans ce texte, Godelier rappelle son itinéraire et le cheminement qui l'a conduit à s'écarter des paradigmes de l'économique, de la parenté et du symbolique et à formuler la thèse qui peut se résumer ainsi : « *Pas plus que la parenté, l'économie ne fait société. Toutes deux sont subordonnées aux rapports politico-religieux qui seuls sont englobants. Distinguer l'imaginaire du symbolique est une condition essentielle à l'intelligence de toute société.* » Ce quatrième numéro le confirme : *Afrique & histoire* est une grande revue de référence.

Bernard MOURALIS

Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL et Sandrine LEMAIRE (dir.)

La Fracture coloniale

Paris, La Découverte, 311 p. (coll. « Cahiers libres »)

20 €

Ce volume collectif s'inscrit étroitement dans le débat actuel sur la représentation collective et l'écriture du passé colonial de la France et pose d'essentielles questions déjà largement présentes dans d'autres ouvrages récents, parmi lesquels la somme – remarquable et indispensable – qu'est *Le Livre noir du colonialisme*¹. Après *La République coloniale, essai sur une utopie*², *La Fracture coloniale* réunit des contributions venant de divers horizons : historiens, politologues, anthropologues, sociologues mettent au jour, de différentes façons, les difficultés fondamentales de la nation française à évaluer, représenter ou même prendre véritablement en compte cette part importante de l'histoire collective qu'est le passé colonial français. Quelles sont les résistances individuelles et collectives, intellectuelles et institutionnelles, politiques et historiques qui interdisent ou empêchent encore trop souvent de considérer avec la sérénité nécessaire les multiples exactions de la conquête et de la domination coloniales mais aussi les nombreuses ambiguïtés de la présence et de l'action – parfois très anciennes comme dans le cas de « vieilles colonies » des Amériques – de la France dans une large partie du monde ? Quels sont les actuels enjeux de l'exposition médiatique ou de l'occultation ou encore du travestissement d'une histoire que

d'aucuns jugent honteuse et que d'autres replacent dans le cycle long de l'histoire de l'humanité, faite de violences innombrables, d'inévitables atteintes au droit des peuples et des personnes et tout entière constamment impulsée par l'appétit de conquête et d'expansion territoriales ? Quelles sont, surtout, les incidences actuelles de ce passé, aussi bien dans ce qu'il est maintenant convenu d'appeler « la crise des banlieues » que dans les difficultés persistantes de nombreux jeunes Français « issus de l'immigration » à trouver une digne et véritable place dans une société où existent toujours des pratiques discriminatoires et stigmatisantes à l'encontre des « minorités visibles » ? On pourra regretter que cette riche réflexion sur la mémoire et l'histoire nationales ne fasse aucune part aux littératures francophones, pourtant largement investies de ces questions fondamentales ainsi que l'ont montré, ces vingt dernières années, divers essais critiques. Il reste que cet ouvrage, qui s'inscrit dans la lignée – déjà ancienne elle aussi – de la recherche sur l'histoire coloniale, est un instrument d'une grande et profonde utilité pour l'étude et la compréhension de cette « fracture » qui semble traverser, aujourd'hui, la société française.

Priska BORRE-DEGRAS

1. *Le Livre noir du colonialisme : XVI^e-XX^e siècle : de l'extermination à la repentance*, dir. Marc Ferro, Paris, Robert Laffont, 2003.

2. *Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès, La République coloniale, essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, 2003, (coll. « Petite bibliothèque Albin Michel des idées »).

Une relecture des *Lieux de mémoire* au regard du vécu africain

Doulaye Konaté*

Entreprise ambitieuse de relecture de l'histoire de France, les *Lieux de Mémoire* de Pierre Nora¹ procèdent de la « déconstruction » de l'histoire officielle symbolisée par le « petit Lavisse » pour la mettre en adéquation avec les besoins d'histoire et de mémoire de la France actuelle. Dans son argumentaire, l'auteur, pour mettre en lumière la « crise du temps » en Occident, oppose la situation des « nouvelles nations », qui, avant l'indépendance, auraient été régies par « une mémoire sans passé qui reconduit éternellement l'héritage », à celle de l'Occident, « emporté par le changement » et donc marqué par l'historicité.

L'observation du vécu africain dans des situations variées montre que l'Afrique, au-delà de ses spécificités culturelles, n'a pas une histoire singulière. Une meilleure connaissance des rapports des sociétés africaines à leur passé pourrait informer sur les régimes d'historicité connus ailleurs.

Histoire de France et mémoire coloniale

Le débat relatif aux relations entre histoire et mémoire, récurrent chez les historiens, a suscité un nouvel intérêt ces derniers temps, débordant le cercle étroit des spécialistes. Ce regain d'intérêt tient à différentes raisons parmi lesquelles les enjeux nouveaux qui se font autour de l'Histoire et de la Mémoire, dont celui de la citoyenneté. En témoignent les multiples revendications pour la reconnaissance officielle des différentes mémoires dans de nombreux pays. Aussi la sophistication de la science historique et de son discours, peu accessible pour le grand public, contribue-t-elle à mettre en cause le quasi-monopole des historiens (au sens académique) sur le passé des sociétés.

Le débat s'est intensifié suite à la mode des récits oraux, des récits de vie, mais aussi du recours fréquent à l'expertise d'historiens de métier lors des procès dans lesquels sont incriminés des faits dont ils n'étaient pas personnellement témoins (exemples des procès de criminels nazis ou ceux se rapportant au conflit rwandais). Si l'histoire se définit comme la tentative de reconstituer les faits du passé, elle ne saurait se confondre avec des

*. Professeur d'histoire et d'archéologie à la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Bamako, ancien recteur de l'université de Bamako, Doulaye Konaté est président de l'Association des Historiens Africains. On note, parmi ses nombreuses contributions, sa collaboration à de récents ouvrages collectifs : « La promotion du patrimoine culturel au Mali, enjeu de développement : recherches archéologiques et lutte contre le pillage dans le delta intérieur du Niger », in *Du Nord au Sud du Sahara, 50 ans d'Archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb : bilans et perspectives*, André Bazzana et Hamady Bocoum (éds.), Saint-Maur, Sépia, 2004 ; « Les migrations dogon au Wassulu (Mali Sud) ou le pari de l'intégration de populations déplacées dans leur milieu d'accueil », in *Être étranger et migrant en Afrique au XX^e siècle : enjeux identitaires et modes d'insertion*, vol. I, Catherine Coquery-Vidrovitch, Odile Goerg, Issiaka Mandé, Faranirina Rajaonah (éds.), Paris, L'Harmattan, 2003.

1. Dir. Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire* (en trois volumes). 1. La République, la Nation I, la Nation II ; 2. La Nation III, les France ; 3. Les France II et III, Paris, Gallimard, 1997 (coll. « Quarto »). Publié initialement en sept volumes, chez le même éditeur [1984-1993].

**La question
essentielle
du rapport des
différentes sociétés
au temps.**

**La France tout entière ne
constitue-t-elle pas un lieu
de mémoire pour des
générations d'Africains de
ses anciennes colonies ?**

réécits oraux soumis aux « aléas » de la mémoire. Ceci étant, il n'est pas certain que le « témoignage » de l'historien expert appelé à éclairer les tribunaux puisse toujours constituer une pièce à conviction d'autant qu'il peut – malgré sa bonne foi – être influencé par la mémoire de l'une des parties au conflit. Se pose ici la question de la responsabilité de l'historien qui n'est pas un moindre aspect de ce débat histoire/mémoire.

Ce débat, et quel que soit le sens que l'on donne à ces deux mots dans leur usage séparé ou couplé, soulève la question essentielle du rapport des différentes sociétés au temps et, partant, des différents régimes d'historicité qu'elles mettent en œuvre.

Le Conseil International des Sciences Historiques – lors de son XIX^e congrès, à Oslo en 2000 – y a consacré un thème spécialisé sous l'intitulé : « *Mémoire et identité collective : Comment les sociétés construisent et gèrent leur passé* »².

Les *Lieux de Mémoire*, entreprise historique et éditoriale collective dirigée par Pierre Nora, constitue un exemple emblématique de cette réflexion sur l'histoire et la mémoire. Bien qu'étant exclusivement consacrée à la France hexagonale, la portée et les retombées de cette œuvre monumentale ont été très marquantes, inspirant même une expérience similaire en Allemagne. L'œuvre, de l'avis même de ses promoteurs, n'avait cependant ni vocation ni prétention à être exportable, ne se plaçant pas dans une perspective comparatiste.

Sans vouloir donc faire du « *Nora sous les Tropiques* », la relecture³ de l'auteur nous a paru d'autant plus intéressante que la réflexion qu'il a conduite touche à des questions aussi essentielles que celles de l'histoire et de l'identité nationale ou encore celle du patrimoine, des enjeux qui entourent les politiques mémorielles qui sont également prégnantes dans les États-nations africains postcoloniaux influencés par le modèle français.

Aussi l'absence remarquée, ou plus exactement la mise à l'écart, de ces ex-colonies françaises d'Afrique dans ce qui se veut une nouvelle approche de l'histoire de France est en elle-même significative des difficultés du « travail historien » et de ses relations avec la mémoire. La France tout entière ne constitue-t-elle pas, comme disait Lucette Valensi⁴, un lieu de mémoire pour des générations d'Africains de ses anciennes colonies ? Quelle est aujourd'hui la place de la mémoire coloniale dans l'histoire de France même revisitée ?

2. Actes du XIX^e Congrès International des Sciences Historiques, Oslo, 6-13 août 2000, publication du CISH 27/Montréal/Département d'histoire de l'université d'Oslo.

3. Cette relecture s'est faite dans le cadre d'un projet financé par le programme « Mobilités professorales » du Bureau Amérique du Nord de l'AUF, mis en œuvre par le professeur Bogumil Koss, titulaire de la chaire de recherche du Canada en histoire comparée de la mémoire (université Laval, Québec).

4. Cf. Lucette Valensi in DVD Conférence : « Vingt ans plus tard : la réception des lieux de mémoire », séminaire virtuel en sciences humaines, 2004-2005, Paris/Québec, EHESS/Université Laval, production AUF.

Le discours historique occidental serait-il le seul qui ait du sens pour rendre compte du rapport d'une société à son passé ?

« Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieu de mémoire ».

Les quelques rares fois où Nora fait allusion à l'Afrique dans la présentation de son ouvrage, c'est pour la renvoyer dans les marges de l'histoire à travers des formulations elliptiques qui ne relèvent pas simplement « d'effets de plume ou de pensée ». Ce sont des appréciations qui ont l'avantage de « lever le lièvre » d'autant qu'elles traduisent une tradition de pensée durable et qui s'exprime chez d'autres auteurs.

Le discours historique occidental (pour autant qu'il soit univoque) serait-il le seul qui ait du sens pour rendre compte du rapport d'une société à son passé ?

Quelques exemples du vécu africain d'hier et aujourd'hui et de travaux récents peuvent contribuer à éclairer la relation entre histoire et mémoire dans des sociétés africaines.

Une œuvre exclusivement consacrée à la France hexagonale

Les *Lieux de Mémoire* se présentent avant tout comme une entreprise de réécriture de l'histoire de France, limitée à la France hexagonale, mettant en lumière et célébrant même « l'originalité, la spécificité et l'exceptionnalité françaises »⁵.

Pour Nora, ce qui caractérise la situation en Occident, c'est que l'on assiste à la fin de l'histoire-mémoire que symbolise bien Lavisser et qui associe république, nation et France. Ce véritable mythe était légitimé par les travaux et le discours des historiens. Aujourd'hui s'impose progressivement une mémoire-histoire et le mythe national cède le pas au patrimoine. En moins de 20 ans (1970-1980), la France est passée d'une conscience nationale unitaire à une conscience de soi de type patrimonial.

Le passé n'étant plus la garantie de l'avenir, comme au temps où il y avait adéquation entre histoire et mémoire, la mémoire devient promesse de continuité. Le passé étant considéré comme révolu, on en est radicalement coupé.

Pour Pierre Nora, la France a dû sa cohésion à l'action continue de l'État qui y a précédé la nation, « ce plébiscite de tous les jours » selon le mot de Renan. Ce « riche legs de souvenirs » est tout entier une représentation et un fait de la connaissance. De civique, le sentiment national est devenu affectif et on le vit désormais comme symbolique. Selon l'auteur, c'est la démarche des *Lieux de Mémoire*⁶ qui permet de distinguer France et nation, qui paraissaient synonymes. Ainsi, des objets matériels ou idéels tels le drapeau, l'hymne national, le Panthéon... vont être décryptés en vue de « déplier ce dont ils sont

5. Cf. Henri Moniot, « Faire du Nora sous les tropiques », in *Histoire d'Afrique : les enjeux de mémoire*, dir. J.-P. Chrétien et J.-L. Triaud, Paris, Karthala, 1999, p. 12. (coll. « Hommes et sociétés »).

6. Chez Nora, cette expression désigne « toute unité significative d'ordre matériel ou idéal dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique du patrimoine mémoriel d'une quelconque communauté », v. ouvrage, op. cit., p. 2 235.

Cette pensée qui remonte à Hegel selon laquelle l'écrit serait la seule source digne de produire de l'histoire.

la mémoire »⁷. Les « Lieux de Mémoire » le sont dans trois sens du mot : matériel, symbolique et fonctionnel. Ils sont mutants et ne vivent en fait que de leur aptitude à la métamorphose. Et Nora fait remarquer qu'« il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieu de mémoire »⁸.

En définitive, son œuvre se rapporte à la crise du temps et sa démarche vise à l'intelligibilité de l'histoire contemporaine, notamment celle de la France. Si l'Afrique n'y apparaît pas, c'est parce qu'elle n'en est pas l'objet et elle n'est abordée que par ricochet, de façon allusive, comme pour valider *a contrario* l'essentiel.

Dans les marges de l'histoire

Dans un chapitre de présentation des *Lieux de mémoire*, intitulé « Entre mémoire et histoire », et à propos de la fin de l'histoire-mémoire, Pierre Nora écrit : « C'est le monde entier qui est entré dans la danse avec le phénomène bien connu de la mondialisation, de la démocratisation, de la massification, de la médiatisation. À la périphérie, l'indépendance des nouvelles nations a entraîné dans l'historicité les sociétés déjà réveillées par le viol colonial de leur sommeil ethnologique et par le même mouvement de décolonisation intérieure toutes les ethnies, groupes, familles à fort capital mémoriel et à faible capital historique. »⁹ En clair, ces « nouvelles nations » relèveraient davantage de la mémoire que de l'histoire. Et quel sens l'auteur donne-t-il à ces deux concepts ? Il définit l'histoire « comme étant la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus » ou encore « traces et tris », alors que la mémoire est un « phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel, l'histoire [est] une représentation du passé ».

Voilà qui nous ramène à cette pensée qui remonte à Hegel selon laquelle l'écrit serait la seule source digne de produire de l'histoire. L'oralité ne serait seulement apte qu'à entretenir une mémoire fondée sur la répétition et la tradition, « une mémoire sans passé ».

Le débat sur la validité des traditions orales comme sources possibles d'histoire est aussi permanent¹⁰, d'autant qu'il relève de cette distinction que l'on établit entre mémoire et histoire. Dans un article récent, Tal Tamari, après avoir rappelé les avancées qu'avait connues ce débat à la suite des travaux de Jan Vansina¹¹, traite de ce courant de

7. Pierre Nora, *op. cit.*, p. 2 236.

8. Pierre Nora, *op. cit.*, p. 25.

9. Pierre Nora, *op. cit.*, p. 25. C'est nous qui soulignons.

10. Dir. Claude-Hélène Perrot, « Sources orales et histoire : un débat permanent », in *Sources orales de l'Histoire de l'Afrique*, CNRST, 1989.

11. Jan Vansina, *De la tradition orale, essai de méthode historique*, Tervuren, Musée royal de l'Afrique Centrale 1961. *Oral Tradition as History*, Londres, James Currey, 1985.

**L'une des difficultés du débat
tient à la confusion
qui caractérise la définition
des « concepts » et de l'usage
que l'on en fait.**

pensée entretenu par certains africanistes et « *qui remet en cause la possibilité de toute connaissance du passé de la zone soudano-sahélienne, donc aussi du Mali avant l'inauguration de relations étroites avec des Européens, car producteurs des seuls écrits qui fournissent les critères de fiabilité admis par ces auteurs* »¹².

Pour eux, ces traditions – qui sont des redites réactualisées parce que s'inscrivant dans des contextes sociaux et politiques qui les influencent – ne peuvent permettre d'accéder qu'au présent ou tout au plus au passé récent. Le vécu des sociétés africaines, notamment en Afrique de l'Ouest, et certains travaux historiques apportent d'autres éclairages sur ce débat.

Jeu de la mémoire et de l'histoire dans les sociétés africaines

L'Afrique offre de nombreuses situations qui informent sur la complexité des relations entre histoire et mémoire. En Afrique de l'Ouest et au Mali en particulier, ce que l'on appelle les traditions orales considérées comme étant la « mémoire collective » de la communauté sont en fait une catégorie très vaste qui recèle entre autres « l'Histoire orale » de la communauté à travers différents genres : récits, épopées, chansons de gestes... qui entretiennent des liens étroits avec la littérature.

En Afrique de l'Ouest et au Mali en particulier des spécialistes sont chargés de la conservation et de la transmission de ces traditions selon des modalités précises et à travers des centres spécialisés tels que Keyla, Krina, Kita, dans le Mandé. L'une des difficultés du débat sur le lien entre mémoire et histoire, s'agissant de l'Afrique, tient à la confusion qui caractérise la définition des « concepts » et de l'usage que l'on en fait.

La tradition orale, généralement désignée comme étant la « mémoire collective » d'une communauté donnée, peut-elle être assimilée à la mémoire telle que la définit Pierre Nora, c'est-à-dire « *un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel* » ?

Pour Bogumil Jewsiewicki, qui distingue tradition orale, mémoire et histoire, la « mémoire collective » est plus que l'ensemble des faits du passé. « *Elle est surtout un code sémantique de mémorisation, de rétention des faits du passé dont la structure signifiante est en rapport avec la légitimation politique.* »¹³ Quant à la tradition orale, il la

12. Tal Tamari, « Les appréciations portées sur les traditions orales maliennes : constantes et évolutions » in GEM-DEV/Université du Mali, Mali-France, Regards sur une histoire partagée, Bamako/Paris, éditions Donniya/Karthala, 2005, p. 266 (coll. « Hommes et sociétés »).

13. Bogumil Jewsiewicki, « La mémoire » in Les Afriques politiques, sous la direction de Christian Coulon et Denis-Constant Martin, Paris, La Découverte, 1991.

Des interprétations qui sont autant de lectures des mêmes événements.

Les traditions orales doivent être soumises aux règles de la critique historique.

Prendre en compte la pluralité des mémoires en présence.

définit « *comme un discours explicite retenu et produit comme tel, que ce soit une liste, un récit, une cérémonie de cour* »¹⁴. En effet, dans de nombreuses situations, la préoccupation de l'intégrité du « *texte initial* » est tout à fait présente chez le détenteur de la tradition orale (récitation des listes généalogiques chez les tambours Mossi du Burkina Faso). Pour ce qui est du caractère répétitif de la tradition, remarquons que celle-ci n'est pas toujours univoque et peut présenter des versions différentes d'un récit relatif aux mêmes événements.

Le récit révélé par le griot Wa Kamissoko de Krina et transcrit par Youssouf Tata Cissé¹⁵, se rapportant à la fondation de l'Empire du Mali (XIII^e siècle) par Sunjata Kéïta, a apporté un autre éclairage sur les circonstances et les acteurs à l'origine de cette formation étatique.

Le griot tel que l'on peut l'observer aujourd'hui encore ne se contente pas d'une simple répétition. Il s'autorise des interprétations qui sont autant de lectures des mêmes événements. Son art entretient une relation entre mémoire, tradition et histoire. Les aspects « *mémoriels* » du travail du griot sont à mettre en rapport avec la fonction sociale assignée à l'histoire et ses différentes conceptions dans ces sociétés.

Dans la société mandingue, l'histoire déclamée par le griot vise à assurer la cohésion sociale et à proposer aux contemporains et aux générations futures des modèles. Ces modèles incarnés par des héros tels Sunjata Kéïta cristallisent autour de leur personne toutes les valeurs positives et les espérances de la communauté.

Pour assurer à ce modèle toute son efficacité didactique, le récit du griot ne s'embarasse pas d'anachronismes, d'omissions « *volontaires* » de non-dits, toutes choses contraires à la démarche de l'historien. Faudrait-il pour autant récuser l'ensemble des informations contenues dans ces récits et dénier toute historicité aux traditions orales ?

De nombreuses études se sont fondées sur les traditions orales qui doivent en tant que sources être soumises aux règles de la critique historique. Outre la nécessité d'améliorer les techniques de collecte et de traitement de ces traditions, il est important de prendre en compte la pluralité des mémoires en présence¹⁶.

14. *Idem*, p 61.

15. Youssouf Tata Cissé et Wa Kamissoko, *La grande geste du Mali : des origines à la fondation de l'Empire*, Paris, Karthala/Arsan, 1988.

16. Voir Ibrahima Thioub, « *Regards critiques sur les lectures africaines de l'esclavage et de la traite atlantique* », in Issiaka Mandé, Blandine Stefanson (éds.), *Les historiens africains et la mondialisation, Actes du III^e Congrès des historiens africains*, Paris, Karthala, 2005, p. 275 (coll. « *Hommes et sociétés* »).

Le jeu de la mémoire et de l'histoire est aussi perceptible à travers les entreprises mémorielles¹⁷ et les politiques dites du patrimoine dans les États-nations postcoloniaux.

Autant les *Lieux de Mémoire* de Nora explicite bien cette forme d'expansion de la mémoire dans l'espace public et les liens qu'elle entretient avec l'histoire, autant l'étude des relations entre mémoire et histoire dans des situations variées en Afrique pourrait éclairer certaines questions que soulève son œuvre, notamment celle relative à la source de l'autorité ou de la légitimité du discours historique. Aussi nous paraît-il discutable de réduire la mémoire à l'affectif, au subjectif voire à l'irrationnel, ce qui semble être l'un des postulats de ce débat.

Doulaye KONATÉ

17. *Le parc des statues et monuments érigés à Bamako entre 1992 et 2000.*

GEMDEV et Université du Mali

Mali-France. Regards sur une histoire partagée

Bamako/Paris, éditions Donniya/Karthala, 2005, 580 p.

(coll. « Hommes et sociétés »)

32 €

L'ouvrage édité par le GEMDEV et l'Université du Mali est le fruit des travaux du colloque « Regards croisés France – Mali » tenu à Bamako en janvier 2005.

Il rassemble 24 contributions d'universitaires maliens et français qui privilégient l'approche pluridisciplinaire et croisent les regards sur les thématiques définies. Ainsi, à partir de quatre angles d'analyse, constituant les parties de l'ouvrage, ils proposent des textes aussi riches que variés et d'une grande rigueur scientifique.

Dans la première partie « Altérités et pratiques de domination », les contributeurs interrogent les relations entre dominants et dominés et leurs visions respectives. Bernard Salvaing et Cheick Chikouna Cissé le font dans la sphère religieuse, à partir respectivement de quatre récits de vie et du cas d'un hamalliste. Elmouloud Yattara analyse le traitement différencié des communautés africaines, notamment les sédentaires et les nomades, par l'administration coloniale. Naffet Keita invite à revisiter la construction de l'État malien à travers la question de l'Organisation Commune des Régions Sahariennes. Françoise Dufour s'intéresse aux pratiques discursives anciennes et actuelles qui perpétuent une forme de dominance entre le Mali et la France. Enfin, Claude Fay s'interroge sur la récurrence des paradigmes élaborés par le colonisateur face aux mondes locaux du Maasina.

Comprendre les « Représentations culturelles et imaginaires » est l'objet de la deuxième partie, dans laquelle Pierre Boilley et Marie Tranchet-Thomas nous ramènent à la question des Touaregs. Le premier s'interroge sur la réalité du complot français au Sahara. La deuxième montre la mythification des Touaregs dans le roman saharien français. Anne Richebois essaie de comprendre la nature des perceptions de l'autorité coloniale sur les populations du Gourma Rharous. Vittorio Morabito met en perspective représentations artistiques (film, roman) et réalités sur l'histoire de l'Office du Niger. Anne Doquet montre ce que les guides touristiques, reproduisant des termes stéréotypiques, pensent des Toubabs (« Blancs »). Enfin, Tal Tamari s'interroge sur les véritables raisons de la dépréciation des traditions orales par les auteurs occidentaux. Explorer les méandres du partenariat issu de la décolonisation est l'objet des contributions de la troisième partie. Ainsi, Michèle Leclerc-Olive et Marina Lafay traitent de la décentralisation dans un contexte marqué par le développement de la coopération décentralisée, l'action des ONG et des associations de migrants. Monique Bertrand analyse, à travers le foncier urbain, le droit de la terre hérité de la colonisation et ses évolutions actuelles. Ibrahima Baba Sidibé, Christophe Daum et Erika Nimis étudient les relations franco-maliennes respectivement à

travers la décolonisation-émancipation, la question de l'immigration et la photographie. La quatrième partie, « Asymétrie dans les relations internationales, économie et diplomatie », traite des déséquilibres et des dépendances. Ces questions sont analysées par Boubacar Séga Diallo à travers l'introduction de nouvelles monnaies ; par Vincent Géronimi, Boubacar Séga Diallo et Lansina Sidibé avec la question du franc malien ; par Vincent Géronimi et Issa Sacko qui regardent vers la « trappe à pauvreté » malienne ; par Philippe Hugon qui explore les relations entre les deux pays en suivant le fil blanc de la question cotonnière. Enfin, Claire Mainguy et Naima Pages élargissent le débat, la première avec l'Accord de partenariat économique en Afrique de l'Ouest et la seconde avec les effets d'agglomération et le développement au Mali et en Côte-d'Ivoire. Autant de contributions qui augurent une nouvelle ère de regards véritablement croisés des Maliens et des Français sur une histoire partagée.

Amadou KEÏTA

Littérature antillaise et histoire : écrire « l'histoire des peuples sans histoire »

Romuald Fonkoua*

Écrire l'histoire des « peuples sans histoire » pourrait être le mot d'ordre inscrit aux frontons des bibliothèques antillaises ou sur les pages de garde des récits des Caraïbes. Le sujet de l'histoire dans la littérature s'explique par l'absence de l'histoire des sociétés autrefois colonisées et mises en esclavage dans l'histoire officielle des colonisateurs. Les manières d'écrire ou de réécrire l'histoire antillaise s'éclairent par la volonté de construire un nouvel espace humain. Dans cette relation entre la littérature et l'histoire se jouent tout à la fois le statut de l'écrivain par rapport à celui de l'historien et le statut du texte scientifique par rapport au texte littéraire.

Dans les blancs de l'histoire : la littérature

S'il y a donc un sujet récurrent de la littérature antillaise, c'est bien celui de l'histoire ou plus exactement de l'absence d'histoire. Elle motive l'écriture littéraire et la justifie. La lecture des débuts de romans antillais classiques, anciens et récents, des auteurs aussi connus que nouveaux permet de noter la variété de la répétition du sujet.

L'écriture évoque l'absence d'histoire par la méconnaissance de la géographie comme en témoignent les premières lignes des deux romans classiques de Simone Schwarz-Bart construites sur le même schéma narratif. *Pluie et vent sur Télumée-Miracle*¹ nous montre une île repoussante « à cyclones, à moustiques et à mauvaise mentalité », indigne d'intérêt par ces caractéristiques mêmes. L'île, où se déroule l'histoire de *Ti-Jean L'Horizon*², est presque inexistante : elle est un point infime sur une mappemonde. On a beau la scruter, on ne la voit ni la remarque. C'est pourtant en ce lieu insignifiant, une île, que se forge la littérature. La narratrice de *Pluie et Vent* nous prévient : si le choix lui était donné, c'est à la Guadeloupe même, malgré tout, qu'elle choisirait de naître et de revivre puisque la grandeur d'un pays dépend bien souvent de la grandeur de l'homme. Le narrateur de *Ti-Jean* invente malgré tout, à partir de ce lieu informe et sans histoire une épopée digne des plus grandes cultures et civilisations.

L'absence d'histoire tout court motive l'écriture d'un Vincent Placolý dès le prologue de *Frères volcans. Chronique de l'abolition de l'esclavage*³. Ce qui intéresse l'écrivain c'est l'histoire de l'esclavage, absente de l'histoire officielle française telle qu'elle fut

*. Spécialiste des littératures africaines et antillaises, Romuald Fonkoua enseigne à l'université Marc Bloch/Strasbourg II. Il a publié notamment, en codirection, *Les Champs littéraires africains (ouvrage collectif) aux éditions Karthala en 2001 et Essai pour une mesure du monde au XX^e siècle : Édouard Glissant aux éditions Honoré Champion en 2002.*

1. Paris, Seuil, 1972 ; rééd. coll. « Points », 1995.

2. Paris, Seuil, 1979 ; rééd. coll. « Points », 1998.

3. Paris, éditions La Brèche, 1983.

Donner à voir un
monde disparu.

L'absence d'histoire
force la littérature.

écrite en Europe et telle qu'elle fut enseignée aux Antilles alors qu'elle est bien présente dans la vie quotidienne. Placoloy partage cette pensée que trame Glissant depuis son recueil *Un champ d'îles*⁴ où le poète relevait déjà cette absence/présence qui caractérisait à ses yeux les « Indes occidentales nègres ». Son dernier roman, *Ormerod*⁵ reprend dès ses premières lignes ce projet : l'absence d'histoire force la littérature. « *Qu'y a-t-il de commun entre le souffle [haletant qui donne la mesure à la cadence du conteur], quand même il serait saccadé, sur le point de finir, et les bêtes et le vent, un vonvon, un manicou, un colibri et Flore Gaillard à Sainte-Lucie en 1793, et la tragédie de Grenade en 1983, et un taureau exaspéré ? C'est l'archipel des Caraïbes, qui s'offre là et se dérobe, il nous manque et nous lui manquons.* » (p. 13).

Cette absence peut encore prendre la forme d'un rappel d'une fausse histoire. *Texaco* de Chamoiseau⁶ s'ouvre lui aussi sur cette conscience de l'absence dont l'écriture dès les premières pages propose de baliser les lieux par une chronologie. Le déploiement des arguments visant à situer les lieux et temps du récit afin de permettre l'entrée dans le texte force l'admiration. À la manière de l'historien, le romancier construit ici une chronologie dont la fantaisie semble indiquer *a contrario* l'absence de toute chronologie événementielle vérifiable ou attestée.

Si on se tourne vers des œuvres récentes et donc moins connues, on constate la même pertinence de l'absence. *Débouya pas péché. Débrouillardise* n'est pas péché de Marie-Noëlle Recoque⁷ est une sorte de chronique de la commune de Vieux-habitants à la veille de l'abolition de l'esclavage (1847), comme l'a bien remarqué Simone Schwarz-Bart dans sa préface. L'évocation de l'histoire ici se construit sur une double béance : le lieu d'abord, Vieux-Habitants ; la nature de l'habitation ensuite : l'habitation caféière dans une île à sucre. On a fini par oublier que si ce produit, la canne à sucre, est à l'origine de la souffrance, de la déchéance et de l'humiliation du Nègre durant l'esclavage, il n'est pas le seul produit économique de ces îles à plantation. Donner à voir donc un monde disparu est encore ce qui motive l'écriture de Marie-Reine de Jaham. *La Grande Béké*⁸ qui est dédiée à « tous les grands békés/ceux qui ont existé/ceux qui existent encore » nous livre les mémoires d'une femme de soixante ans, « la Grand' Madam' », attentive à tout ce qui se passe dans la grande maison qui grouille de monde, fils, brus, serviteurs et autres : « *Derrière ma surdité feinte, j'épie le flot monotone de leurs*

4. Paris, éditions du Dragon, 1953 (coll. « Instance »).

5. Paris, Gallimard, 2003.

6. Paris, Gallimard, 1992.

7. Paris, Présence africaine, 2004.

8. Paris, Robert Laffont, 1989 ; rééd. 1998, coll. « Best-sellers ».

**L'histoire s'affiche
d'emblée comme
un problème
aux Antilles.**

**La petite histoire
trame la grande.**

passions ; je mesure la mesquinerie de leurs ambitions et, impitoyable, je les note tous. Peut-on me reprocher dans les dernières années qui me restent à vivre, de me retrancher dans le silence pour mieux réfléchir ? » (p. 12).

Si la poésie et le roman sont ainsi consacrés au sujet de l'histoire, l'essai n'est pas en reste. Dans son *Peau noire, masques blancs*⁹, Frantz Fanon avait déjà montré combien l'histoire antillaise était complexe, comprise entre présence et absence : une présence déréalisante et une absence aliénante ; l'inverse ici pouvant être tout aussi vrai, toutes deux (présence et absence) étouffantes en tout cas pour la psyché de l'individu nègre issue de l'esclavage et vivant au contact permanent de l'Europe (et des Européens). Si, en parfait psychiatre, il soulignait ensuite la nécessité de ne pas ployer sous les lois (ou les coups) de l'histoire, il n'en affirmait pas moins que cette histoire constituait un handicap dans l'avènement d'une société antillaise, et dans la reconnaissance d'une identité individuelle des Antillais.

Quels que soient les aspects de l'absence dont le sujet est récurrent à l'ouverture des œuvres romanesques, dans la trame des discours poétiques et dans l'écriture de l'essai, celle-ci ne prend de valeur et de sens que par rapport à une géographie, une histoire et une littérature officielles préconstruites et imposées de l'extérieur des îles aux sociétés antillaises comme des savoirs définitifs et immuables.

Écrire l'histoire : Histoire, histoires

L'histoire s'affiche d'emblée comme un problème aux Antilles quel que soit le biais par lequel on tente de l'aborder. C'est pour y répondre que se déploient les écritures romanesques. En les parcourant très rapidement, on constatera qu'il y a plusieurs manières d'écrire l'histoire. On n'en retiendra que deux.

L'une renvoie à l'écriture de la bribe. En effet, les récits traquent partout où cela est possible les petites histoires des petites et des grandes Antilles. Dans cet esprit, le dernier roman de Confiant, *Adèle et la pacotilleuse*¹⁰ poursuit une technique qui avait été initiée par Glissant dans *Malemort*¹¹ : la petite histoire trame la grande. Plus exactement, il s'agit de montrer comment l'histoire du quotidien rend claire l'histoire sociale et politique. Le prétexte de l'histoire personnelle de la fille de Victor Hugo à laquelle aucune histoire n'a été réellement consacrée et sur qui il n'existe que des bribes d'histoires de la

9. Paris, Seuil, 1952.

10. Paris, Mercure de France, 2005.

11. Paris, Seuil, 1975 ; rééd. Gallimard, 1997.

Une présence de narratrices dont la fonction textuelle est de rapporter les histoires en les rendant intelligibles.

poursuite effrénée d'un amour impossible et insaisissable (à la différence, on le sait bien sûr, de l'autre fille chérie, Léopoldine) permet à l'écrivain martiniquais d'inventer encore une autre histoire de la bribe, celle des pacotilleuses amérindiennes qui mènent leurs vies par petits bouts (petits bouts d'hommes dans chaque ville, petites amours éparpillées aux quatre coins des Amériques, morceaux de comptabilité dans chaque île) à l'image des bibelots (colifichets, miroirs, bibles diverses, remèdes, tissus chatoyants de couleurs différentes) qui constituent le lot de leur activité quotidienne de vendeuses émérites. Il en est de même pour le dernier roman de Glissant, *Ormerod*. La critique n'a sans doute pas saisi que l'auteur avait ici joué très précisément de la bribe, en opérant une sorte de télescopage entre l'histoire des Antilles magnifiée dans la littérature par le grand texte de l'écrivain de Sainte-Lucie Derek Walcott, *Omeros*¹², et un personnage de la critique littéraire Beverly Ormerod, dont les spécialistes se souviendront du rôle qu'elle a joué dans la connaissance et le traitement des auteurs antillais dans le monde anglo-saxon (Amérique et Australie) depuis les années 1970-1990. À sa manière, ce sont bien des clins d'œil d'amitié que l'écrivain fait à la réalité historique. Chez Chamoiseau, Confiant, Corbin, Glissant, Maximin ou même Marie-Reine de Jaham, la petite histoire, l'histoire des petites gens, l'histoire personnelle et l'histoire de la vie quotidienne font la grande histoire. Les sagas familiales construisent des modalités historiques comme on peut le lire aussi bien dans les volumes de *La Grande Béké* que dans l'épopée des Batoutos imaginée par Glissant dans *Sartorius*¹³. Assembler en un seul lieu tous les aspects d'une histoire diverse apparaît en somme comme la justification de l'écriture des bribes.

Une seconde manière d'écrire l'histoire peut être rapportée au statut des narratrices. À la lecture des œuvres romanesques évoquées ci-dessus ou des pièces de théâtre (*Ton beau capitaine*¹⁴ de Simone Schwarz-Bart par exemple), on relèvera combien l'écriture littéraire procède de la parole féminine. Une certaine approche féministe simpliste y verrait (enfin !) la reconnaissance et le triomphe de la femme dans la littérature par rapport aux hommes, ou encore le triomphe de la parole féminine sur le discours de la Négritude ! Ce serait aller bien vite en interprétation idéologique sociopolitique et négliger précisément l'idéologie qui conduit le texte antillais. Il se construit en effet dans ces romans une présence de narratrices dont la fonction textuelle est de rapporter les histoires en les rendant intelligibles. Lorsque Glissant, par exemple, dans *La Case du commandeur*¹⁵ ne déploie pas tous ses talents pour nous faire entendre la multiplicité des

12. New-York, Farrar, Straus and Giroux, 1990.

13. Paris, Gallimard, 1999.

14. Paris, Seuil, 1987.

Revenir sur le discours de la négritude qui avait construit l'histoire antillaise selon des modalités exclusivement masculines.

La pertinence de la mémoire est ce qui caractérise cette écriture littéraire.

voix narratives de l'histoire, c'est Maryse Condé qui rapporte dans *Traversée de la mangrove*¹⁶ la multiplicité des paroles populaires qui nous font accéder à la réalité d'une histoire endogène. Ici, comme là, ce sont les femmes qui sont les premières porteuses du récit. Lorsque Daniel Maximin ne fait pas écrire toutes les bribes de l'histoire de la Guadeloupe par les femmes dans *L'Isolé Soleil*¹⁷ ou *Soufrières*¹⁸, à travers la pratique de l'épître et du journal (qui furent dans la littérature française des XVII^e et XVIII^e siècles pratiques littéraires féminines) c'est par la modalité de la narration féminine qu'il l'explore dans *L'île et une nuit*¹⁹ où l'on peut entendre en écho la pratique du conte féminin qui sauva Shéhérazade de la décapitation. C'est « Oiseau de Cham » (Chamoiseau) qui reçoit de la narratrice de *Texaco*, Marie Sophie Laborieux, le testament littéraire de l'En-Ville justifiant par-là même d'une légitimité notariale de l'écriture féminine.

Le choix de la femme comme dépositaire tout à la fois de l'écrit et de l'oral permet aux écrivains de revenir sereinement aujourd'hui sur le discours de la négritude qui avait construit l'histoire antillaise selon des modalités exclusivement masculines. Ce retour à une écriture féminine devrait aussi s'appliquer à l'écriture de l'histoire. Si nombre d'écrivains (Glissant, Chamoiseau, Placoly) ont refusé le protocole de l'histoire événementielle (parce qu'elle est nuisible à la connaissance du réel), ils lui ont substitué par la présence de la femme une connaissance empirique de la date et des événements qui reste, malgré tout, la condition d'une saisie de l'histoire. *Texaco* de Chamoiseau comme *Adèle et la pacotilleuse* de Confiant reprennent à leur compte ce qui a fait l'objet de l'écriture de Schwarz-Bart. Si Marie-Sophie Laborieux tient la chronique de l'En-Ville et Céline Alvarez Bâà la chronique des voyages d'Adèle Hugo, c'est bien parce qu'elles sont habituées à tenir naturellement les comptes de leurs transformations biologiques. Elles associent naturellement les dates aux faits comme le laisse entendre le narrateur de ce roman de Confiant. En ce sens, on l'aura compris, la pertinence de la mémoire est bien ce qui caractérise cette écriture littéraire.

15. Paris, Seuil, 1981 ; rééd. Gallimard, 1997.

16. Paris, Mercure de France, 1989 ; rééd. Gallimard, coll. « Folio », 1992.

17. Paris, Seuil, 1981.

18. Paris, Seuil, 1987.

19. Paris, Seuil, 1995.

L'oralité reste la seule modalité de connaissance de l'histoire de l'esclavage.

Une multiplicité de sciences est nécessaire à la révélation de la vérité historique des « peuples sans histoire ».

Faire de l'histoire aux Antilles

Le traitement de l'histoire dans la littérature ne peut faire l'économie d'une réflexion sur ces deux objets qui donne d'ailleurs à la littérature antillaise aujourd'hui toute sa pertinence. Un premier aspect de cette réflexion concerne l'appréhension de l'histoire antillaise dans la science historique et la présence de cette histoire dans la littérature. « L'histoire des peuples sans histoire » ne peut être faite qu'à travers un travail de terrain. Telle était la conviction d'Henri Moniot dans un article célèbre²⁰. Au triomphe de la science par l'écrit et le texte à succédé l'avènement d'une histoire sans le texte et l'écrit. On sera ainsi sensible à la place qu'occupe l'oralité dans la littérature antillaise. Au-delà bien sûr des défenseurs de *L'Éloge de la créolité*²¹ (1989) qui en ont rendu l'usage pertinent et commun, l'oralité reste depuis les poésies de Gratiant et Césaire au moins la seule modalité de connaissance de l'histoire de l'esclavage.

À l'oralité doit être liée la transmission sans laquelle il n'y a pas de mémoire historique. Les romans de Schwarz-Bart, *Pluie et vent sur Télumée-Miracle*, de Chamoiseau, *Texaco*, de Confiant *Adèle et la pacotilleuse* ou *Nuée ardente* tracent les étapes singulières et répétitives de cette mémoire. Il n'est pas nécessaire de constater que dans le récit de Chamoiseau par exemple, l'écriture n'est qu'une graphie, loin de la dimension idéologique (qui affirme la supériorité des civilisations) qu'elle a prise dans les sociétés occidentales : un tracé qui à force d'être retracé dans l'espace de la page fait une trace historique. En ce sens, bien qu'ils se donnent à lire sous la forme d'un « journal », les écrits de Marie-Sophie Laborieux n'en possèdent ni la valeur, ni le statut. Ils sont au-delà. C'est Glissant qui nous éclaire sur ce statut dans *Ormerod*. Alors que *Omeros* de Walcott était la mise en pièces (dans tous les sens du mot) de l'épopée d'Homère, *Ormerod* est la mise en scène des « écriants » qui dérivent entre écrits et cris et triomphent des Cribos.

Un second aspect concerne les conditions de possibilité de cette histoire. Moniot souligne qu'une multiplicité de sciences est nécessaire à la révélation de la vérité historique des « peuples sans histoire ». En ce sens, on relèvera simplement – faute de pouvoir en débattre longuement ici – que doivent être convoquées pour faire de l'histoire antillaise non seulement les sciences canoniques reconnues, ethnologie, sociologie, anthropologie et histoire, mais aussi d'autres « sciences » méconnues dont il nous semble que la divi-

20. « L'histoire des peuples sans histoire » in Jacques le Goff et Pierre Nora, *Faire de l'histoire*. I. Nouveaux problèmes, Gallimard, 1974, p. 151-173 (coll. « Folio/Histoire »).

21. Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989 ; rééd. 1993.

Le quimboiseur des mornes et l'historien professionnel mis à égale distance.

L'histoire des « peuples sans histoire » est une chose trop importante pour être laissée entre les mains des seuls historiens.

nation ne saurait être tenue pour quantité négligeable. Dans *Le Quatrième siècle*²², Glissant mettait déjà à égale distance de l'histoire le quimboiseur des mornes et l'historien professionnel. Cette fonction sociale est reprise par Schwarz-Bart dans *Pluie et vent sur Télumée-Miracle* où la narratrice qui raconte « l'histoire des siens » et « l'histoire de sa vie » au soir de celle-ci associe connaissance spirituelle issue des traditions ancestrales, magie, médecine et récit. L'écriture de l'histoire dans les sociétés issues de l'esclavage nécessite une autre « voyance ». Que l'écrivain ou le « poète » ou tout créateur soit bien le « magicien » capable d'inventer un autre monde, un autre « nouveau monde » où se lirait l'histoire, voilà une conclusion qui justifie entièrement sa pratique aux Antilles. L'écrivain se joue dans son écriture, des événements, des dates, des lieux de l'histoire. Il parvient par ce jeu à inventer et à fixer des monuments au nombre desquels il faudrait aussi compter l'œuvre littéraire elle-même.

On comprend, dans ces conditions, pourquoi l'écriture de l'histoire antillaise est plus pertinente dans les romans et par la fiction que dans les manuels d'histoire même écrits par des historiens antillais. La liberté créatrice de l'écrivain est telle que loin du protocole qui fait l'histoire et loin du carcan de la discipline, il invente sans cesse son sujet, c'est-à-dire, non seulement les éléments de son histoire et les modalités de sa représentation mais aussi les aspects de son interprétation. La fonction de la littérature : incrèer un monde, fabriquer une poésie comme l'indique Glissant (*Le monde incrèé : poésie*²³). L'histoire des « peuples sans histoire » est une chose trop importante pour être laissée entre les mains des seuls historiens.

Romuald FONKOUA

22. Paris, Seuil, 1984 ; rééd. Gallimard, 1997.

23. Paris, Gallimard, 2000.

Raphaël CONFIANT

Adèle et la pacotilleuse

Paris, Mercure de France, 2005, 351 p.

20 €

Après *La Panse du chacal* paru en 2004, *Adèle et la pacotilleuse* vient enrichir la très abondante production romanesque du Martiniquais Raphaël Confiand. C'est l'histoire de deux femmes : Adèle Hugo, la fille cadette de Victor Hugo et Céline Avarez Bâa, la pacotilleuse qui décline en ces termes son identité :

« *Négresse d'Afrique-Guinée par mon père dont les maîtres furent français, andalouse et mauresque par ma mère, voici qu'à présent je me découvrais une ascendance caraïbe !* » (p. 191). Elle exerce son activité de pacotilleuse dans l'Archipel des Amériques. Céline recueille Adèle au bord de la « déraison » sur les quais de Bridgetown, dans l'île de La Barbade. Celle-ci a quitté sa France natale et est à la recherche de l'officier Albert Pinson qui aurait pris la direction des Amériques ; sa détermination est totale : « *mon mariage ne se fera qu'avec une seule et unique personne. La seule à me mériter : le lieutenant Albert Pinson* » (p. 33). Son père, exilé par Napoléon à Guernesey charge, une fois rentré à Paris, un des meilleurs détectives de France de la retrouver et de la ramener dans le giron paternel. Entreprise sans succès.

Céline se prenant d'affection pour Adèle, quitte avec elle la Barbade, passe par l'île de Grenade et arrive à la Martinique où les possibilités de la faire embarquer pour Paris sont réelles. Dans ce

petit Paris des Antilles, la classe politique n'est pas unanime sur la filiation d'Adèle à Hugo et son état de santé mentale qui s'est détérioré n'est pas de nature à faciliter les choses. Elle est internée dans la Maison coloniale de Santé où elle est exposée à de cruels traitements. Céline organise sa fuite et les deux femmes se retrouvent à Paris. C'est alors l'occasion pour l'écrivain de décrire, outre la vie d'Adèle, entrecoupée de moments de lucidité et de crises mentales, la rencontre entre Céline et la Métropole. Confrontée à la rudesse du climat et à l'hostilité raciale de ce Paris du XIX^e siècle, elle est également frappée par le dynamisme littéraire et les appétits sexuels débordants de Victor Hugo. Son retour vers la Caraïbe lui permet notamment de découvrir Haïti à l'heure d'une autre révolution, sur fond d'idylle amoureuse malheureusement noyée dans le sang. Pas de bonheur donc pour Céline qui regagnera Paris, sur les ordres d'un Hugo désespéré par les souffrances d'Adèle. Mais les bons soins prodigués par la « Négresse » ne suffisent pas à soulager la maladie de sa fille qu'il décide de faire interner à Saint-Mandé. Céline emprunte une dernière fois la route maritime des Antilles, le cœur plein d'amertume.

Comment ne pas voir en *Adèle et la pacotilleuse* la manifestation du rapport inaliénable entre la

littérature et l'histoire ? Confiand donne à lire les grands événements politiques et littéraires du XIX^e siècle.

L'itinéraire familial, social et littéraire de Hugo constitue l'un des points forts de ce roman. On note également que le personnage d'Adèle, dans la réalité comme dans la fiction, a aimé de tout son cœur, sans rien recevoir en retour, le lieutenant Pinson : elle s'est effectivement rendue aux Amériques pour le retrouver et n'a récolté qu'amère déception et folie incurable.

On note également chez Confiand, outre ses convictions sur la nécessité d'une émancipation féminine, une volonté évidente d'élargir le champ de perception habituel de Hugo pour le remettre à l'humanité tout entière, aux idéaux de liberté de sa France natale. Sinon, peut-on comprendre autrement cette révélation d'Adèle à Céline : « *Vous ne pouvez pas savoir que le tout premier livre de mon vénéré père se déroule aux Antilles. Bien peu de gens le savent d'ailleurs en France même, tant Bug-jargal [...] a été relégué aux oubliettes à cause de l'éclat des Misérables ou de Notre-Dame de Paris [...] Rien qu'en ce mot, disait-il, ce nom plutôt d'esclave révolté, résonne toute la véhémence de l'Archipel des Antilles.* » (p. 50).

Emmanuel OTTOU

Une autre manière de lire le monde

Entretien avec Édouard Glissant¹

Propos recueillis par Alessandro Corio et Francesca Torchi*

À l'ère du « choc des civilisations », du terrorisme et de la globalisation, l'œuvre de Glissant – qui n'a cessé de penser la « totalité-monde » – se révèle particulièrement pertinente. Dans cet entretien, l'auteur montre l'implication profonde de l'écriture dans l'analyse de notre histoire immédiate. Véritable « tête chercheuse », l'acte d'écriture permet en effet d'interroger l'histoire et de concevoir les évolutions du monde contemporain.

Francesca Torchi

Édouard Glissant, pour vous le « changement » correspond au processus nécessaire pour la mise en acte de la Relation. Est-ce que l'acte d'écriture participe au « changement » en tant qu'acte de dialogue, donc de relation ?

soi mais aussi par rapport aux autres. L'acte d'écriture, qui est d'abord une visée vers la conception du « changement », est aussi le marqueur des différentes étapes de ce « changement ». Par conséquent, cela ne serait pas une technique de réalisation d'un objet mais une *tête chercheuse* qui piste le « changement ».

Édouard Glissant

À l'heure actuelle il est important que l'imaginaire des humanités accepte le changement comme une perspective qui n'est pas une perspective à craindre ou dangereuse pour l'identité de l'être. L'acte d'écriture a finalement deux versants, l'un concerne la réalisation technique, l'autre la recherche des modalités du « changement » de livre en livre et de roman en roman. Il s'agit d'abord d'un acte d'exploration, de recherche. On peut considérer l'acte d'écriture comme menant à la réalisation d'un objet formel que l'on peut définir comme « parfait » : livre, roman ou essai ; dans ce sens, l'acte d'écriture est une technique. En revanche, je considère aussi l'acte d'écriture comme un outil de recherche. Ce qui m'intéresse dans l'acte d'écriture, c'est comment il piste les changements possibles non seulement par rapport à

Alessandro Corio

Les critiques ont souvent parlé de marronnage intérieur à propos de la subversion progressive des structures narratives du roman classique que vous opérez dans vos textes comme, par exemple, la mise en cause de l'unité du point de vue du narrateur, l'éclatement de l'espace et du temps, le personnage qui devient signataire du récit, etc. Qu'en pensez-vous ?

Édouard Glissant

Je suis sorti – je m'excuse si je continue à dire « je » mais c'est plus facile – de la division par genres littéraires, c'est-à-dire que je ne conçois pas l'œuvre de littérature comme un cheminement uniquement dans des genres, je ne conçois pas le roman comme on l'a conçu au XIX^e ou au XX^e siècle en Occident. Le roman ne se

1. Cet entretien a été réalisé à Bologne le 23 juin 2004, à l'occasion de l'attribution à Édouard Glissant du titre de docteur « honoris causa » par l'université de Bologne.

* Alessandro Corio est docteur en littératures francophones à l'université de Bologne. Ses intérêts portent sur l'œuvre d'Édouard Glissant et sur l'identité culturelle dans les études postcoloniales. Il collabore à la revue en ligne *El-Ghibli*, où il a publié un dossier sur la littérature du génocide rwandais (« Rwanda. : scrivere per dovere di memoria », numéro 9, septembre, 2005 www.el-ghibli.provincia.bologna.it).

Francesca Torchi est spécialisée en littératures francophones à l'université de Bologne avec une thèse de doctorat sur les représentations de l'oral dans le roman caribéen contemporain. Ses intérêts de recherche portent sur des écrivains comme Maryse Condé, Édouard Glissant, Raphaël Confiant, ainsi que sur la littérature caribéenne francophone vue d'un point de vue institutionnel, sa diffusion, sa réception et sa traduction en Italie. Elle collabore avec des revues italiennes telles que *Studi Francesi*, *Il Tolomeo* et, en tant que secrétaire de rédaction, à *Francofonia*.

réduit pas pour moi au récit, comme en Occident, où c'est ce qu'il est d'abord. Je conçois le roman comme une sorte de totalité, exactement comme je conçois le monde comme une sorte de totalité. En fait je ne conçois pas le roman, je conçois *l'œuvre de littérature*, qui peut passer par moments par le récit, mais aussi par autre chose. Le roman peut inclure une poésie. Par exemple, dans les romans, le paysage peut être un personnage. Or, si le paysage peut être un personnage, cela veut dire que le roman aborde une sorte de réalité cosmologique ou tellurique qui fait qu'il peut être aussi comme un versant du poème. Et de la même manière, un poème comme *Les Indes* ou *Le Sel noir* peut aussi intégrer en partie le récit. Il me semble que la critique a souvent peur de la poésie. Presque tous les livres que l'on écrit sur moi concernent les romans et les essais, mais la poésie c'est aussi et principalement ce qui fait le motif de mon œuvre littéraire. Et le poétique peut passer par le récit. *Les Indes*, par exemple, c'est la découverte d'un nouveau monde du point de vue non pas du découvreur mais du point de vue de ceux qui ont subi la découverte.

Francesca Torchi

Donc, on pourrait dire que la poésie est pour vous le moteur de l'œuvre littéraire ?

Édouard Glissant

Oui, absolument. Je parle en effet de la vision globale de la totalité-monde. Or, la vision globale de la totalité-monde, avant d'être un récit et une conception philosophique, c'est d'abord une *poétique*, et, par conséquent, pour revenir au roman, si celui-ci est fragmentaire, s'il passe par des temps différents, ce n'est pas pour des raisons légères, mais pour des raisons profondes. Prenons par exemple la question du *temps*, qui est si importante dans le roman : le roman est déstructuré de ce point de vue, parce que le temps des peuples coloniaux est un temps

déstructuré. La colonisation a enlevé au peuple sa mémoire historique et par conséquent son sens du temps. Quand on commence à rechercher, à recomposer ce temps, on ne peut pas le faire de manière linéaire, parce que la mémoire historique est troublée et perturbée par la colonisation. Et c'est pour cela que l'organisation du temps dans un roman qui vise à recomposer la mémoire historique est une organisation forcément déstructurée. Ce n'est pas une organisation harmonieuse et unitaire. La poésie et le roman – et la pensée philosophique aussi – s'interpénètrent pour interpréter l'ensemble de la visée. On veut *bouleverser des genres*, pour explorer, pour essayer de pister les *changements*, le changement, et l'échange.

Francesca Torchi

On peut donc parler d'un affaiblissement du rôle de l'auteur ?

Édouard Glissant

Oui, c'est surtout parce que la littérature telle que nous la concevons ce n'est pas la littérature du *Je*, mais la littérature du *Nous*. C'est-à-dire que non seulement il y a un dépassement de l'auteur, mais il y a un moment où l'auteur se confond avec le narrateur et il y a un moment où l'auteur se sépare du narrateur dans un mouvement de va-et-vient. Il y a un moment où il est impossible de savoir si c'est le narrateur, si c'est l'auteur ou une troisième instance qui parle, parce que c'est toujours le roman du *Nous*. Par exemple, dans un roman comme *Malemort*, il y a trois personnages – Dlan, Medellus, Silacier – qui sont très différents, mais qui forment en fait un seul personnage. Parler de roman du *Nous* ne correspond pas nécessairement au roman de la collectivité. C'est un *Nous* que l'on ne peut pas cerner, un *Nous* que l'on ne peut pas définir.

Francesca Torchi

Le fait d'accepter que quelque chose échappe toujours fait partie de votre poétique et de votre message ?

Édouard Glissant

Cela fait partie de l'écriture mais aussi de la lecture. Il y a beaucoup de personnes qui lisent mes livres et qui me disent : « *Quand je ne comprends pas je passe et je vais plus loin.* » Et, arrivés plus loin, ils comprennent ce qu'ils n'avaient pas compris au départ. Glissant est difficile, c'est vrai, mais parce que la lecture de mes textes exige une nouvelle manière de lire. Une manière de lire qui n'est pas linéaire. Et pour cela j'utilise ce que le texte écrit permet, c'est-à-dire le fait de pouvoir regarder la page, revenir en arrière, etc. J'ai parlé à propos du temps, dans le roman et dans la poésie de « Roche du temps », d'un « saut de roche en roche ». J'envisage un lecteur qui « saute » des passages. La majorité des lecteurs disent que mes textes sont très intéressants, mais en général les lecteurs sont très paresseux, ils veulent tout comprendre au fur et à mesure, et par conséquent il est possible que cela ne fonctionne pas.

Alessandro Corio

Vous avez défini l'Utopie comme « *ce qui nous manque dans le monde* ». Est-ce qu'elle peut, d'après vous, faire face à la toute puissance des médias et à la manipulation des consciences par ce que l'on appelle « la pensée unique » ? Ce « peuple invisible », peut-il vraiment lutter contre la poussée de la mondialisation marchande et contre ce que Gilles Deleuze, par exemple, appelle « *les sociétés du contrôle* » ?

Édouard Glissant

Moi je le crois. Dans un livre à paraître chez Gallimard, un essai qui est la suite du *Traité du Tout-Monde*, j'aborde par exemple la question de l'Empire. Il y a beaucoup de livres sur ce sujet, par exemple celui d'Antonio Negri². Selon moi il y a un *inconscient des Empires* qui correspond au rapport de l'Empire avec l'extérieur. C'est pour cela que les Empires *imaginent* les monstres, les humanités qu'il y a au-delà, les hommes à tête de chien, comme il y en a chez Hérodote, le Léviathan, etc. L'inconscient de l'Empire c'est de fantasmer ses propres frontières.

Il y a deux manières de se projeter. Une « projection en flèche », c'est l'Empire qui veut toujours agrandir ses frontières, et un « mouvement circulaire », propre à l'Empire qui veut se protéger du reste du monde, comme l'Empire du Milieu, qui ne voulait pas savoir ce qu'il y avait au-dehors, ce qui se passait ailleurs ; il était dominé par un mouvement circulaire intérieur qui définissait ses frontières et lui permettait de se protéger. En revanche, l'Empire romain voulait étendre ses frontières, se développait selon un mouvement en flèche, un mouvement de conquête.

Alessandro Corio

Mais, par exemple, Antonio Negri dit que l'Empire aujourd'hui est différent des autres Empires, parce qu'il n'a pas de frontières.

Édouard Glissant

Oui, je vais y arriver. Aujourd'hui l'Empire est différent parce que c'est la première fois que l'Empire correspond à la totalité-monde. Auparavant, tous les Empires avaient leur monde qu'ils considéraient comme « le Monde », et puis au-delà il y avait « Autre Chose ». Et l'Empire se définissait par rapport

2. Antonio Negri, *Impero: il nuovo ordine della globalizzazione (titolo or: Empire)*, Roma, Bur, 2001.

à cette « Autre Chose » dont on se protégeait ou que l'on cherchait à annexer. L'Empire espagnol, par exemple, quand il a voulu se constituer à partir de la découverte de l'Amérique, combinait à la fois le mouvement circulaire (la « Reconquista », contre les juifs et contre les Arabes en Espagne même) et le mouvement en flèche, qui était la « conquista » des Amériques. L'Empire américain aujourd'hui n'a plus de frontières puisque nous vivons la totalité-monde. Cet empire est obligé de *confondre* la *conquista* et la *Reconquista*, le mouvement circulaire et celui en flèche. Il s'agit d'un inconscient parce qu'il ne sait plus ce qu'il fait, si c'est un mouvement de protection contre l'extérieur ou de conquête de l'extérieur, puisqu'il n'y a plus d'extérieur. Il n'y a plus d'« au-delà », on ne peut plus fantasmer sur des frontières, sur l'extérieur. Alors on fantasme sur l'intérieur. On a projeté un véritable fantôme sur l'Irak. Il fallait absolument inventer, dans une *Reconquista*, quelque chose à conquérir, une *conquista*. C'est la contradiction fondamentale de cet Empire, qui ne peut pas durer, parce qu'un Empire est fait d'un équilibre entre ce qui le constitue à l'intérieur et la poussée qu'il projette vers l'extérieur. Et aujourd'hui ce n'est plus possible.

Alessandro Corio

Donc vous pensez que l'Empire va bientôt s'écrouler ?

Édouard Glissant

Oui, absolument. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, il faudra le temps qu'il faudra, mais l'Empire américain va s'écrouler. De toute manière, l'une des règles de tout Empire c'est qu'il s'écroule, tôt ou tard. Il n'y a pas d'Empire éternel. *Changer l'imaginaire*, c'est une manière de confondre l'Empire et donc de le combattre. Mais les gens se trompent. Confondre l'Empire ne veut pas dire faire du terrorisme (cela, au contraire, peut le renforcer,

parce que c'est la même logique !). Mais « confondre l'imaginaire », cela peut désagréger l'Empire. Les dirigeants de l'Empire sont des ignorants, parce que s'ils s'intéressaient au changement de l'imaginaire, ils ne pourraient plus diriger l'Empire. C'est pour cela qu'ils sont dans un véritable état de confusion.

Propos recueillis par Alessandro CORIO
et Francesca TORCHI

Jean-Louis JOUBERT

Édouard Glissant

Paris, ADPF-publications, 2005, 86 p. (coll. « Auteurs »)

17,50 €

Aujourd'hui mondialement célébrée, l'œuvre de Glissant suscite une activité critique soutenue qui atteste bien d'une audience croissante, et il est urgent de disposer de vues d'ensemble sur une œuvre si considérable. « *Il faut savoir dire merci à celui qui fait à notre langue l'inestimable don de cet usage royal* » : on connaît l'exclamation d'Aragon à la lecture de la poésie de Glissant. À notre tour de savoir remercier Jean-Louis Joubert, spécialiste bien connu des littératures francophones, de nous offrir avec sa monographie une éclairante synthèse de cet univers si foisonnant – et toujours en cours d'expansion, rappelons-le. Si l'écriture glissantienne déjoue toutes les classifications et transcende les genres par de savants mélanges, c'est grâce au souci d'un décryptage aigu que sont abordés les romans, organisés en « archipel romanesque ». Quelques îles primordiales en émergent, de l'épopée anticolonialiste de *La Lézarde* (couronné par le Prix Renaudot en 1958) au tourbillon d'*Ormerod* en 2003, en passant par le pilier que constitue *Le Quatrième Siècle* en 1964 (qui scrute les épaisseurs du non-dit de l'histoire antillaise), *La Case du commandeur* en 1981 et le vertige de *Tout-Monde* en 1993 (où le brassage de l'ouverture parcourt les entrelacs d'une écriture diffractée). C'est ensuite au tour de l'œuvre poétique d'être tout aussi soigneusement balisée : les

différents recueils sont envisagés dans leur disparate, où « une poésie éclatée » ressort de la publication des *Poèmes complets* en 1994, venant rassembler des illuminations où dominent des massifs qui ont nom *Les Indes* et *Sel noir*. Pour repérer l'unité de cette parole tellurique, sont pistées avec bonheur les trajectoires « du cri à la parole » qu'elle instille en une sorte de fonction cathartique de la poésie vis-à-vis des souffrances séculaires qu'imposèrent l'histoire et ses tribulations, jusqu'à édifier ce que l'auteur désigne comme un épique de la Relation. Les lignes de force de « l'évolution d'une pensée » sont dessinées dans une troisième partie qui permet d'apprécier les itinéraires d'une réflexion résolument « engagée » dans l'anticolonialisme de ses débuts et la recherche ardente des clés de l'identité antillaise, mais refusant tout le simplisme des cloisonnements idéologiques. Après les ferments du *Discours antillais* (1981), Joubert décrit bien ce tournant qui, à partir du *Traité du Tout-Monde*, va confirmer que l'ancrage se décline pour Glissant dans les diverses désinences de l'ouverture au monde, cette quête du Divers et de la Relation. Avec elle, suivant les rhizomes d'un enracinement multiple (Glissant se souvenant de Deleuze et Guattari), s'affirme le paradigme de la créolisation, processus incessant d'élaborations inédites par la mise en contact des cultures, poussant à son terme le concept limité de métissage.

Conquête de l'imprévisible tribut de la Relation, la créolisation scelle la destinée des sociétés, à l'image de ce peuple mythique des Batoutos dont *Sartorius* immortalise en 1999 la fable prophétique. Deux autres parties (« *Thématiques* » puis « *Images matricielles* ») déterminent les motifs fondateurs qui parcourent l'œuvre de part en part. Un panorama attentif de ces topoi qui n'ont cessé de marquer une écriture avide du réel dans toutes ses scansions : par cette attention fine au paysage, cette notion de la « trace », l'intérêt pour la figure de l'archipel, ou encore la peinture de l'ancre du bateau négrier et de la plantation entendue comme creuset des sociétés américaines, l'écrivain a su modeler au gré de son univers la saisissante topographie d'une humanité déchirée et riche de bien des mutations. Et c'est tout le mérite de Jean-Louis Joubert que de nous en livrer les repères avec clarté, tout comme il le fait pour les « Intertextualités et correspondances », où apparaissent les liens importants de Glissant à Saint-John Perse, à Faulkner et aux arts. Des éléments biographiques et bibliographiques ainsi qu'un élégant cahier iconographique viennent utilement clore cette très efficace introduction à l'œuvre archipélique d'Édouard Glissant.

Loïc CERY

Jean-Michel DJIAN

Léopold Sédar Senghor. Genèse d'un imaginaire francophone

Paris, Gallimard, 2005, 253 p.

25 €

À l'occasion de l'année Senghor, qui célèbre le centenaire de sa naissance, Jean-Michel Djian sort chez Gallimard, avec le concours de l'Organisation Internationale de la Francophonie, un bel ouvrage sur l'ancien poète et président sénégalais.

Incontestablement, l'un de ses points forts est son iconographie, abondante, diversifiée, parfois inédite, et parfaitement mise en valeur par le choix d'un papier glacé pour l'ensemble du volume. On suit donc avec plaisir la biographie de Senghor au rythme de ses photos de classe (au milieu de ses camarades sur une photo jaunie prise au collège-séminaire Libermann de Dakar en 1923), d'instantanés privés savoureux (Senghor, la craie à la main, donnant au tableau noir une leçon de latin à son fils Philippe :

« *Coletta Philippusque Leopoldum amat* ») ou d'événements publics comme le Premier Congrès des écrivains et artistes noirs (Senghor aux côtés de Richard Wright et d'autres écrivains devant les murs de la Sorbonne en septembre 1956). Soulignons également la reproduction judicieuse de documents tels que le « Décret sur l'emploi des majuscules dans les textes administratifs » (p. 72-77). Ce texte, rédigé par Senghor en 1975, est la preuve vivante des préoccupations d'un président de la République qui n'a jamais cessé d'être un agrégé de grammaire et un amoureux des mots. « *Pour lui, le langage est un immense terrain d'aventure inespéré pour l'esprit. Peut-être, au demeurant, n'a-t-il fait de la politique que*

pour cela », s'interroge Jean-Michel Djian. « *Partager cette jouissance et user du pouvoir des mots.* » (p. 139).

Après un récit biographique synthétique, l'ouvrage propose un certain nombre de documents hétéroclites d'inégale valeur.

Ainsi, la reproduction du fameux article de Senghor sur la langue française (« *Le français, langue de culture* », publié dans *Esprit* en 1962), aisément disponible dans le premier volume de *Liberté*, présente peu d'intérêt. En revanche, la correspondance entre Senghor et Jean Ballard, directeur de la revue *Cahiers du Sud*, bien qu'incomplète et anecdotique, est déjà plus intéressante puisque le pan épistolaire de l'œuvre senghorienne reste à ce jour inconnu. On relèvera également un entretien accordé par Senghor au critique Alain Goulet, à propos d'André Gide. Il donne ici un témoignage intéressant, mais qui n'apporte pas beaucoup d'éléments nouveaux par rapport à ce qu'il dit de l'auteur de *Voyage au Congo* dans ses textes critiques.

Le document le plus marquant est peut-être, finalement, l'entretien que Jean-Michel Djian a obtenu d'Aimé Césaire en 2005, un témoignage empli d'humanité et de fraternité, où reviennent par exemple les souvenirs de Louis le Grand : « *Et Senghor et moi, on est devenus copains comme cochons. On se voyait tous les jours. Il était en khâgne, et moi en hypokhâgne. Il m'expliquait, il m'introduisait auprès des autres. Il était mon meilleur copain.* » (p. 221-222).

À cet entretien est adjoint l'un des documents les plus émouvants du volume : la lettre que Césaire a envoyée à Senghor pour ses 95 ans, deux mois avant sa disparition. « *En ce jour d'anniversaire* », lui écrit-il, « *comment ne pas penser à ce qui constitue un des éléments essentiels de ma vie : notre rencontre en 1931 à Paris, au lycée Louis le Grand. Oui avec toi, et ce jour-là c'est avec mon destin que je venais d'être confronté, et que fraternellement tu m'éclairais. À toi toujours fidèlement et j'ose dire consubstantiellement.* » Si l'ouvrage de Jean-Michel Djian n'est donc pas destiné aux spécialistes de Senghor, il constitue néanmoins un ouvrage utile, qui donne à voir, de manière vivante et dynamique, le parcours exceptionnel d'un enfant du Sine devenu membre de l'Académie française.

Frédéric GIGUET

Sectes afro-chrétiennes et littérature

Claude Wauthier*

Comme on sait, les sectes afro-chrétiennes, ou mieux, les « Églises séparées », prolifèrent en Afrique noire. Plusieurs des prophètes et prophétesses qui fondèrent des cultes syncrétiques ont inspiré des œuvres romanesques à des auteurs africains : le sujet est fascinant et l'histoire de ces sectes est fertile en personnages étonnants et en événements extraordinaires. De l'exaltation à la dénonciation, ce thème permet d'interroger le rapport aux croyances et à l'histoire. L'apparition des figures prophétiques est en effet fréquente dans les périodes marquées par des incertitudes et des bouleversements qui suscitent l'inquiétude.

Des personnages légendaires, catalyseurs d'espoir

La première de ces sectes a été sans doute celle des antonins, fondée par la célèbre prophétesse dona Béatrice, brûlée vive en 1704, à San Salvador, sur ordre des capucins qui entouraient Affonso 1er, roi du Congo, dans l'Angola actuel. Le souverain avait été l'un des premiers convertis au catholicisme. Dona Béatrice, qui déclarait avoir été transportée au ciel et avoir plaidé auprès de Saint Antoine la cause des Noirs, était une jeune femme de famille noble. Son martyre – comparé entre autres par le sociologue Georges Balandier à celui de Jeanne d'Arc – a inspiré à l'écrivain ivoirien Bernard Dadié une pièce de théâtre émouvante¹, mais Dadié a fait de dona Béatrice une héroïne quasi-laïque dont les motivations sont principalement d'ordre politique – la libération de son pays du joug portugais et la fin de l'esclavage –, en gommant presque entièrement l'aspect mystique de sa dévotion à saint Antoine. On voit donc clairement que les figures marquantes de la prophétie réfléchissent aussi – et peut-être surtout – des espoirs profondément politiques. C'est également le cas d'un des premiers prophètes qui ait suscité des romans historiques : le sergent-chef congolais André Matsoua, le célèbre prophète « passe-murailles ». Celui-ci avait gagné ses galons dans un régiment de tirailleurs sénégalais durant la guerre du Rif contre Abdel Krim dans les années 1924-1925. Revenu à Paris, il y crée l'Association Amicale des Originaires de l'Afrique Équatoriale Française (AEF), avec une branche à Brazzaville qui suscite l'inquiétude du colonisateur : elle est dissoute et Matsoua arrêté et jugé à Brazzaville, où sa condamnation à trois ans de prison provoque une émeute. Il s'échappe à deux reprises de sa prison, et gagne alors sa réputation de « passe-murailles ». Revenu à Paris, Matsoua s'engage à nouveau dans l'armée française, quand éclate la

*. Ancien rédacteur en chef à l'AFP, Claude Wauthier a été correspondant de cette agence dans plusieurs pays d'Afrique pendant une dizaine d'années. Il est notamment l'auteur de *Les 50 Afriques* (en collaboration avec Hervé Bourges), de *L'Afrique des Africains*. Inventaire de la Négritude (1977), de *Quatre présidents et l'Afrique* – de Gaulle, Pompidou, Giscard d'Estaing, Mitterrand (1995), trois ouvrages parus au Seuil.

1. Bernard Dadié, *Béatrice du Congo*, Paris, *Présence Africaine*, 1970 (rééd. 1995).

**Les figures
marquantes de la
prophétie
réfléchissent aussi
des espoirs
profondément
politiques.**

**Un culte dont
Matsoua sera le
prophète à titre
posthume.**

Seconde Guerre mondiale. Il est blessé au front, hospitalisé à Paris où il est arrêté à nouveau, transféré à Brazzaville et condamné cette fois aux travaux forcés à perpétuité. Il meurt en détention en 1942, à la prison de Mayama, près de Brazzaville. Ses partisans refusent d'abord de croire à son décès, pensant qu'il est toujours en France à entretenir d'étroites relations avec le général de Gaulle, puis se rendent à l'évidence : il est bien mort. Dès lors naît un culte, dont il sera le prophète à titre posthume si l'on peut dire. Le « matsouanistes » seront par la suite récupérés par l'abbé Fulbert Youlou, futur président du Congo devenu indépendant en 1960. Le culte survit encore aujourd'hui et le général de Gaulle figure dans l'iconographie des matsouanistes sous la forme d'un fétiche, désigné par le nom de Ngol, auquel Jean Lacouture fait allusion dans sa biographie du Général. Pour se convaincre de l'importance de cette figure et de son culte, il suffit de recenser les auteurs qui ont évoqué le destin malheureux de Matsoua. C'est d'abord Guy Menga² dans son roman *Case de Gaulle*, qui relate l'histoire tragi-comique d'un couple dont la femme s'estime délaissée par son mari tout entier obsédé par l'idée d'un retour de Matsoua et par l'attitude du général de Gaulle à son égard. Le livre rappelle les espoirs déçus des matsouanistes, notamment en 1944 lorsqu'ils croyaient que le chef de la France libre allait nommer leur maître gouverneur général du Congo. Un autre écrivain congolais, J.-P. Lhoni, a écrit une pièce de théâtre, intitulée *Matricule 22*³ (qui était effectivement le matricule de l'ancien sergent-chef). Le procès de Matsoua à Brazzaville fait l'objet du dernier acte où le fondateur de l'Amicale des Originaires de l'AEF répond avec assurance au tribunal. Un troisième auteur congolais, Placide N'Zala-Backa, a écrit un roman, *Le Tipoye doré*⁴, qui raconte l'histoire d'un jeune matsouaniste et relate, entre autres, l'hostilité des Lari (ou Balali – l'ethnie de Matsoua) envers le gouverneur général de l'AEF, Félix Éboué. Ce dernier avait rejeté les recours en grâce des « amicalistes » condamnés à morts lors de l'agitation contre les « trois francs », et les Lari lui avaient donné le surnom de Félix-le-chat (le personnage de dessin animé figurait alors sur l'étiquette des boîtes d'une marque d'allumettes). Matsoua est encore évoqué dans le roman de l'écrivain congolais Sylvain Bemba, *Le soleil est parti à M'Pemba*⁵, comme un « héros captif, mais indomptable ». Ajoutons que l'itinéraire de Matsoua est longuement retracé dans l'ouvrage du sociologue congolais Martial Sinda, *Le messianisme congolais*⁶, dans lequel il analyse aussi l'histoire de Simon Kimbangu.

2. Guy Menga, *Case de Gaulle*, Paris, Karthala, 1985 (coll. *Lettres du Sud*).

3. Patrice Joseph Lhoni, *Matricule 22*, Brazzaville (République du Congo), Imprimerie nationale, s. d.

4. Placide N'Zala-Backa, *Le Tipoye doré*, Paris, L'Harmattan, 1976 (coll. « Poésie »).

5. Sylvain Bemba, *Le soleil est parti à M'Pemba*, Paris, Présence Africaine, 1983 (coll. « Écrits »).

6. Martial Sinda, *Le messianisme congolais*, Paris, Payot, 1972.

Cette histoire aussi extraordinaire que tragique ne pouvait que susciter des querelles d'historiens.

Une héroïne ayant contribué à ébranler le paganisme et les superstitions.

Prophéties de temps troublés

La prophétie semble correspondre à des temps politiques troublés, où les soubresauts de l'histoire ont créé de grands bouleversements auxquels répondant les attentes du peuple : l'histoire de la prophétesse xhosa Nongqawuse, qui au milieu du XIX^e siècle provoqua par ses prédictions une famine épouvantable, témoigne de ces temps incertains. Nongqawuse, orpheline, vivait avec son oncle, Mhlakaza, un féticheur converti au christianisme, dans un village du pays xhosa laborieusement conquis par les Britanniques après une série de campagnes militaires, entre la ville du Cap et le pays zoulou. En 1857, alors qu'elle se baigne dans un étang, elle entrevoit entre les roseaux deux étrangers qui lui disent que si tout le bétail est abattu et toutes les réserves de céréales sont brûlées, alors les colonisateurs seront rejetés à la mer par les esprits des ancêtres. Une partie des Xhosas crut à ces prédictions, tua son bétail et détruisit ses réserves de céréales. Il s'ensuivit une épouvantable famine dans le pays xhosa empuanti par les carcasses de bétail abattu, les Britanniques organisèrent une sorte de soupe populaire et les missionnaires convertirent en masse les Xhosas désabusés. Cette histoire aussi extraordinaire que tragique ne pouvait qu'inspirer des écrivains sud-africains et susciter aussi des analyses et, bien entendu, des querelles d'historiens, y compris en Europe. Ainsi le grand écrivain Elias Canetti a consacré à l'événement un essai dans son ouvrage *Masse et puissance*⁷. D'autres ont avancé que les « étrangers » aperçus par Nongqawuse étaient des Blancs, qui avaient imaginé ce stratagème pour briser la résistance des Xhosas. C'est le cas de l'auteur zoulou Credo Mutwa, très controversé cependant (en raison de son soutien à la politique d'*apartheid*). Parmi les auteurs africains de fiction, le premier à aborder le sujet a été le Zoulou H.I.E. Dlomo, dans une pièce de théâtre intitulée *The Girl who killed to save* (la jeune fille qui a tué pour sauver), écrite en 1935, dans laquelle la prophétesse est finalement présentée comme une héroïne ayant – involontairement – contribué à ébranler le paganisme et les superstitions. L'histoire de Nonqawuse est encore évoquée dans un tout récent roman de l'écrivain noir sud-africain Zakes Mda, intitulé *The Heart of redness*⁸ (allusion à l'ocre dont s'enduisaient les Xhosas), qui relate la querelle entre ceux qui croyaient à sa prophétie et ceux qui n'y croyaient pas, les *believers* et les *unbelievers*⁹.

7. Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, 1996. (Rééd. 2006).

8. Zakes Mda, *The Heart of redness*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2002.

9. Le livre de Zakes Mda évoque aussi l'incroyable histoire selon laquelle à l'époque les Xhosa croyaient dur comme fer que les Russes étaient noirs, puisque ces derniers, en Crimée, se battaient eux aussi contre les Anglais. Aussi bien, l'une des héroïnes du roman, une jeune femme splendide, s'appelle NomaRussia, un nom qui évoque cette méprise inattendue entre Noirs et Slaves.

La crédulité des uns et la façon dont d'autres s'en servent est dénoncée et ridiculisée.

Le prophète se transforme en homme d'affaires véreux.

Autre exemple où les croyances aboutissent à des conséquences malheureuses, le cas de la secte des « israélites » de Namibie. En 1921, l'armée sud-africaine massacre à la mitrailleuse les adeptes noirs d'une secte récemment apparue ainsi que leur chef-prophète Enoch Mgiijima. Homme pieux, grand lecteur de la Bible (comme la plupart des chefs des sectes afro-chrétiennes), installé avec ses disciples à Bulhoek en pays xhosa, l'homme avait eu des visions qui l'avaient persuadé qu'il était un prophète et un devin. Il avait alors rassemblé ses adeptes sur un terrain marécageux, d'où, en 1920, les autorités le sommèrent de partir. Le prophète refusa, déclarant que « *Jehovah (était) bien plus puissant que la loi (des hommes)* ». Une force de police fut alors dépêchée pour déloger la secte. Enoch, à l'instar d'autres prophètes, assura ses adeptes que les balles de la force de police se transformeraient en eau, et les israélites commencèrent à s'armer de quelques fusils, javelots, massues et couteaux. L'affrontement ne pouvait tourner qu'à l'avantage des forces de police, qui disposaient entre autres d'une mitrailleuse qui faucha cent soixante-trois « israélites ». Capturé, Mgiijima fut condamné à six ans de travaux forcés.

C'est cette histoire passablement romancée que l'écrivain sud-africain Mike Nicol a racontée dans un roman remarquable : *Le Temps du prophète*¹⁰. Il fait des adeptes de Mgiijima (renommé Enoch Mistas), une bande errante pourchassée par la troupe, tandis qu'il brosse du président sud-africain, un des principaux personnages du roman, un portrait terrible : celui d'un homme tourmenté, inquiet et littéralement torturé par une éruption de furoncles mal placés, qui en est réduit à consulter une voyante pour imaginer son avenir.

Dénoncer les faux prophètes

Entre prophète et menteur, la différence est parfois difficile à saisir : en un mot, les faux prophètes sont légion. La crédulité des uns et la façon dont d'autres s'en servent est donc aussi dénoncée et ridiculisée. C'est le cas chez Wole Soyinka qui a fait de Frère Jéro, faux prophète patenté, une figure récurrente de son œuvre dans deux pièces de théâtre comique : *Les Tribulations de Frère Jero*¹¹ et *La Métamorphose de Frère Jero*¹². La première pièce joue avec humour sur les codes du vaudeville et du mari trompé, frère

10. Mike Nicol, *Le Temps du prophète*, Paris, le Seuil, 1993. Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Catherine Glenn-Lauga.

11. Wole Soyinka, *Les Cœurs du marais, Un sang fort, Les Tribulations de Frère Jero*, Paris, L'Harmattan, 1979 (coll. Théâtre africain).

12. Wole Soyinka, *La Métamorphose de Frère Jero*, Paris, Présence Africaine, 1986. Trad. Élisabeth Janvier.

**Souligner le lien entre
la misère et la foi.**

Jero n'ayant qu'une faiblesse : son attirance pour les femmes, la tempérance n'étant pas, parfois, la vertu la mieux pratiquée par ceux qui la prêchent. Dans la seconde pièce, le prophète se transforme en homme d'affaires véreux. Sa hutte délabrée devenue coquette maison, il a même embauché une secrétaire. Celle-ci, ancienne employée de la municipalité de Lagos, a emporté avec elle, lors de son renvoi, un dossier confidentiel relatif aux expulsions des gens qui se sont installés sur la plage. Le fameux dossier sera l'objet de nombreuses convoitises qui vont permettre à frère Jero, de faire chanter des fonctionnaires et de les amener à signer un plan cadastral qui alloue à sa congrégation la concession des commerces et autres échoppes à construire sur la plage. Il donne ensuite ordre à son collègue prophète, un colosse dénommé Ananias, l'instruction de détruire et brûler les « *baraques séparatistes et pestilentielles* » des autres prophètes établis autour de lui. La pièce se termine par un défilé de sa congrégation devant Jero revêtu d'un splendide uniforme de général. Comment mieux décrire les marchands du temple et souligner que les plus faibles sont, de toute façon, les seuls à payer les pots cassés ? La croyance pour certains est d'abord un « business ». C'est cette exploitation répugnante de la crédulité des plus faibles, l'hypocrisie généralisée et la piété détournée pour des profits ignobles que fustige la romancière Ken Bugul dans son avant-dernier roman : *Rue Félix Faure*¹³. Témoignant de l'incroyable prolifération des sectes dans le monde actuel, elle dresse le portrait repoussant d'un faux prophète, un *moqadem* lépreux dont on trouve un matin le cadavre, avec ses parties génitales coupées et enfoncées dans sa bouche. Le *moqadem* a été assassiné par quatre de ses victimes, des femmes qu'il a séduites et abandonnées, après leur avoir sans doute transmis sa fatale maladie. La romancière décrit le processus de la multiplication des sectes en termes saisissants : « *Ce moqadem ainsi que tous les autres nouveaux prophètes et faux gourous de son genre envahissaient la vie des gens sous le couvert de leurs dieux, et les manipulaient jusqu'à la déchéance. De plus en plus de pays étaient envahis par ces nouveaux dieux. Chacun d'eux voulait créer sa propre église, sa propre mosquée, son propre lieu de prière, son temple. Ils se constituaient en associations, en amis de Moïse, de Mahomet, de Jésus, du diable. Les temples poussaient comme des champignons à travers le pays. Pendant que la misère grignotait partout, des temples surgissaient, plus grands, plus majestueux.* »

Le phénomène de l'apparition des sectes afro-chrétiennes a été rarement aussi bien décrit, en soulignant le lien entre la misère et la foi. L'intérêt majeur du roman de Ken Bugul est qu'elle décrit avec le talent qu'on lui connaît la vie du petit peuple de Dakar,

13. Ken Bugul, *Rue Félix-Faure*, Paris, éditions Hoebecke, 2005.

avec des personnages inoubliables comme le muezzin, timoré mais vantard, les « *apprentis-philosophes* » qui jouent aux vieux sages, mais aussi et surtout Drianké, tenancière d'un troquet-restaurant que hante le *moqadem*, mystérieusement enveloppé dans un grand manteau, et bien entendu Mun, la jeune héroïne du récit. Avec un talent et une plume incisive, Ken Bugul, retrace les destins brisés de femmes tombées aux mains de marchands de croyances à bon compte, déroulant son intrigue à rebondissements avec une *maestria* qui la classe parmi les meilleurs auteurs africains de sa génération.

Claude WAUTHIER

Pour un échange entre anthropologie, histoire et littérature

Entretien avec Jean-Pierre Dozon

Propos recueillis par Boniface Mongo-Mboussa*

Boniface Mongo-Mboussa

Jean-Pierre Dozon, vous êtes anthropologue, spécialiste de la Côte-d'Ivoire. Vous organisez actuellement avec Maria Benedita Basto un séminaire consacré aux littératures africaines. Pourquoi cet intérêt ? Un désir de croiser des disciplines « dures » basées sur les faits, le terrain et la littérature ?

Jean-Pierre Dozon

Grâce en effet à l'initiative de Maria Bénédita Basto j'ai inauguré ce séminaire par une autocritique. Je suis africaniste et la littérature ou le cinéma africain ne faisaient pas partie de mon cursus. Pourquoi ? Cela tient au fait que, comme d'autres chercheurs d'ailleurs de ma génération, je partageais cette idée toute bête, stéréotypée, selon laquelle la littérature africaine n'est quand même pas une grande littérature, malgré Senghor ou Soyinka. Je crois par ailleurs que l'attitude des grands critiques français - Genette, Barthes, etc. - qui ont toujours travaillé sur les mêmes auteurs : Proust, Stendhal, Balzac, Joyce, Shakespeare, Dostoïevski... est également pour quelque chose dans ces représentations. Il fut et il est porté un regard assez condescendant sur la littérature africaine. Regardez ce qui se passe au niveau institutionnel : l'Amérique du Sud est intégrée dans la collection « Monde entier » de Gallimard de laquelle est exclue l'Afrique. Il a fallu la création de « Continents noirs » pour que l'on parle d'elle chez Gallimard. Tout se passe comme si l'Afrique était un monde à part. Par ailleurs, au fond, les anthropologues sont aussi des auteurs. En tant qu'africanistes, donc producteurs d'articles et surtout de livres, nous sommes en quelque sorte auteurs de l'Afrique, et pour reprendre l'expression de V. Y Mudimbe, nous participons de la bibliothèque coloniale ou postcoloniale. Ce qui fait qu'il y a sans doute, et sans que cela soit dit, une sorte de rivalité entre

les anthropologues et les écrivains africains.

Boniface Mongo-Mboussa

Cet intérêt pour la littérature est-il motivé par des raisons personnelles ou répond-il également à des changements structurels liés à l'époque, à la façon d'approcher les choses ?

Jean-Pierre Dozon

C'est peut-être parce que l'africanisme français n'est plus tout à fait ce qu'il fut que je m'intéresse aujourd'hui à la littérature africaine. On avait autrefois, je veux dire ma génération et celle au-dessus de la mienne, beaucoup de contacts avec des intellectuels africains, dont beaucoup étaient formés au marxisme, avec lesquels nous avons vécu de fraternité et de camaraderies. J'éprouve pour ces années une certaine nostalgie. Il est vrai qu'il y avait peu d'écrivains dans cet environnement, sauf peut-être Hampâté Bâ, Sembene Ousmane ou Bernard Dadié. Mais ces années sont terminées et les générations ont changé, du coup, on est un peu perdu. Nos schémas mentaux bougent et nos dogmatismes inconscients sont mis en cause ; voilà peut-être pourquoi on commence à s'intéresser, par exemple, au post-colonialisme. Ceci dit, des collègues qui travaillaient sur la Caraïbe s'intéressaient à la littérature depuis longtemps. C'était presque un passage obligé. En tout état de cause, j'ai encore un retard considérable à rattraper mais je m'y intéresse maintenant sérieusement en pensant, de façon générale, que la littérature met le doigt sur des choses que parfois les sciences humaines et sociales ne voient pas. Il y a une sorte de compétition originelle entre les sciences sociales et la littérature. Prenez la guerre de 1914-1918, ce sont les littéraires qui ont montré ce qu'elle comportait de particulier, de brutalité extrême cependant qu'un grand auteur comme Durkheim passait à côté. Il a fallu la présence de

* Boniface Mongo-Mboussa enseigne la littérature francophone au Sarah Lawrence college (Paris). Critique littéraire, il collabore à de nombreuses revues : Notre Librairie, Africultures, Hommes et migrations, La Quinzaine littéraire, etc. Il a publié deux essais dans la collection « Continents noirs » des éditions Gallimard : Désir d'Afrique (2002) et L'Indocilité (2005).

la littérature et des arts plastiques pour que nous prenions la mesure de ce qui s'était passé. Pensons à cet égard à la relation entre la guerre et l'avènement du surréalisme. Il y a là quelque chose qui fait tout l'honneur ce qu'on appelait autrefois les humanités et que les sciences sociales, aussi dures soient-elles (statistiques, enquêtes) ne sont pas toujours aptes à déceler. Ce qui vaut pour la littérature en général vaut également pour la littérature africaine. Chez certains auteurs africains, d'une certaine manière l'histoire, l'anthropologie et la sociologie sont présentes. Un auteur comme Kourouma est, sur le plan de l'analyse des pouvoirs, d'une subtilité que je n'ai pas trouvée sous la plume des politologues et des anthropologues. Achille Mbembe, par exemple, ne s'y réfère pas dans son essai tout à fait intéressant par ailleurs *De la Postcolonie*. C'est dommage car il y a chez Kourouma une mine d'informations qui donne matière à débat. En plus du style, évidemment.

Boniface Mongo-Mboussa

Vous dites que la lecture des littératures caribéennes semblait un « passage obligé » pour des chercheurs en sciences sociales, alors que ce n'était pas le cas, apparemment, pour la littérature africaine. Cette réflexion m'amène au parallèle que vous tracez dans votre essai « Frères et sujets » entre les couples Senghor/Griaule et Césaire/Fanon/Balandier. Leur différence semble également avoir un lien avec leur rapport au temps et à l'histoire.

Jean-Pierre Dozon

Cela s'explique à mon avis par le fait que Césaire et Fanon ont un rapport lointain (au sens de réalité) avec l'Afrique. Ils expriment une révolte qui tient au fait que chez eux c'est moins le colonisé qui parle que l'asservi, même s'ils ont écrit comme Senghor à l'époque coloniale. Ils viennent d'une histoire, d'une mémoire beaucoup plus ancienne, celle de l'esclavage. Senghor ne connaît pas cette mémoire-là, même si, bien évi-

demment le Sénégal est concerné par l'esclavage. Senghor ne peut donc pas avoir le même type de réflexion philosophique et politique. Senghor est un homme de l'histoire coloniale. Il est nourri de ceux qui étaient des colonisateurs indigénophiles : Delafosse, Griaule, qui revalorisent le monde africain en le comparant au monde grec. Et Senghor, nourri de grec et de latin, trouve admirable la manière dont Germaine Diertelen et Griaule parlent des Bambara ou des Dogon, ce qui est compréhensible quand, depuis le XVIII^e siècle, le discours admis est que l'Afrique n'a pas d'histoire, n'a rien inventé... Dans ce contexte, Griaule, Dieterlen et Frobenius ont été des africanistes qui firent exister l'Afrique du point de vue civilisationnel. Il ne s'agit pas ici de faire des critiques condescendantes à leur égard en disant que ce sont des mystagogues, négrologues, etc. Mais en même temps, il y a là une essentialisation, quelque chose qui fait que l'Afrique n'est jamais aussi belle que lorsqu'elle est statique, païenne, animiste... Il y a chez Griaule une espèce de volonté d'arrêter le temps de l'histoire. Pour lui, un Dogon prolétaire à Bamako est un Dogon perdu. Et ça, Georges Balandier ne pouvait pas l'accepter, parce qu'il n'avait rien contre l'industrialisation et l'urbanisation de l'Afrique. Ceci dit, aujourd'hui, on est dans une époque où le futur est lui-même en crise ; on est plutôt dans la préservation avec l'écologie, le développement durable et les Dogon de Bandiagara peuvent se rehausser au niveau de leurs mythes. Et Griaule peut retrouver une nouvelle gloire, d'autant plus qu'il est valorisé par les Dogon eux-mêmes...

Boniface Mongo-Mboussa

Georges Balandier, dont vous parlez et que l'on peut considérer comme le père de l'africanisme, est également celui qui, l'un des premiers, a parlé de littérature africaine, ou, du moins, ce que l'on appellerait aujourd'hui la littérature francophone¹. Il semble pourtant que peu de personnes aient suivi sa trace. Pensez-vous que l'opposition entre les « *res fictae* » et les « *res factae* » – ou,

plus largement, le « terrain » – soit, en matière de recherche, insurmontable ?

Jean-Pierre Dozon

Oui, en effet, Georges Balandier a parlé de littérature africaine et a fréquenté des écrivains africains, surtout à l'époque où il était étroitement lié à *Présence Africaine*. Et puis il a fréquenté plus largement le monde littéraire, Michel Leiris, Albert Camus notamment. Je crois que si ce fil-là s'est un peu perdu après Balandier, c'est parce que l'africanisme ensuite s'est voulu en quelque sorte plus scientifique ou plus conforme à la discipline, c'est-à-dire aux problématiques et aux méthodologies des sciences sociales et, par là même, l'africanisme devait se couper du champ littéraire, même si ce ne fut jamais une très franche coupure.

Ce qui m'amène à votre seconde question. Je crois qu'il n'y a pas d'opposition insurmontable entre l'ordre de la fiction et l'ordre des faits. Incontestablement, les sciences sociales, quels que soient leurs objets dont elles traitent, ont besoin de bases empiriques, de confrontations avec une certaine réalité, de ce que l'on appelle en anthropologie une immersion dans un milieu social, dans un terrain. Mais, pour en rendre compte, pour lui donner quelque intelligibilité, elles n'utilisent généralement pas des formules mathématiques, mais elles recourent au langage commun, à des mises en récits (à des mises en intrigues comme l'a dit Paul Ricœur) qui ont des points communs avec celles qui sont utilisées dans la fiction et qui, comme dans la fiction, ont la vertu de produire des effets de vérité.

Boniface Mongo-Mboussa

Pour rebondir sur ce que vous disiez tout à l'heure de la « concurrence » entre anthro-

pologues et écrivains, j'aimerais savoir quel a été l'impact en France d'un livre comme celui de Clifford Geertz, *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*² ? Vous semble-t-il par ailleurs que la littérature permette de mieux faire passer les idées, de les rendre plus accessibles que le rapport scientifique, qui peut être relativement sec et ardu ?

Jean-Pierre Dozon

Concernant Clifford Geertz, on l'a lu avec un intérêt certain, mais sans plus. Dire que Levi Strauss est un auteur n'a rien de très original. Mais cette réaction est peut-être liée à la France, où l'on fait tant attention à la langue (et où un texte au contenu de qualité, s'il est mal écrit, va être sanctionné malgré tout). Cela me fait songer à un grand ami, aujourd'hui disparu, Jean-Marie Gibbal qui était africaniste et poète. Il a écrit un beau texte, *Les Génies du fleuve*³ où études anthropologiques et littérature sont mêlées. Il a ainsi fait avant les Américains ce que l'on pourrait appeler de « l'ego-ethnologie » où la poésie, l'expérience personnelle s'entremêlent aux analyses. Cela est assez à la mode aujourd'hui, il me semble. En tout cas, il y a chez beaucoup d'entre nous un souci de bien dire et, pour certains, l'idée que tout ce que l'on écrit dans un langage savant va peut-être se terminer par un roman. Regardez ce qui s'est produit avec Marc Augé, dont l'œuvre anthropologique est remarquable – mais qui est, il est vrai, agrégé de lettres classiques – et qui vient de publier un roman chez Fayard, *La mère d'Arthur*⁴.

Propos recueillis par
Boniface MONGO-MBOUSSA

1. Georges Balandier a en effet signé, dès 1956, un article dans l'Encyclopédie de la Pléiade, première étude consacrée à ce que l'on appellerait aujourd'hui la littérature francophone.

2. Clifford Geertz, *Ici et là-bas*. L'anthropologue comme auteur, trad. de l'anglais (États-Unis) par D. Lemoine, Paris, Métailié, 1996.

3. Jean-Marie Gibbal, *Les Génies du fleuve, voyages sur le Niger*, Éditions Presses de la Renaissance, 1988.

4. Marc Augé, *La Mère d'Arthur*, Paris, Fayard, 2005.

Achille MBEMBE

De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine

[2000] Paris, Karthala, 2005, XXXII + 293 p. (coll. « Les Afriques »)

24 €

Cet essai, dont l'écriture et les ressources critiques se situent entre histoire, littérature, et sciences politiques, explore comment l'Occident fit de l'Afrique une figure d'animalité et partant, un « néant » sans histoire ni humanité, pour offrir, en réponse, une réflexion sans complexes ni tabous. Son nouvel « avant-propos » dévoile notamment certains impensés des cultures française et africaines : « une forme d'ethno-nationalisme racialisant » serait à la source des actuelles difficultés qu'a l'idéologie républicaine à assumer et dépasser son passé colonial (p. V), tandis que « les traditions patriarcales du pouvoir en postcolonie » seraient fondées sur un « imaginaire de la virilité » qui peine à masquer « un refoulement originaire de la relation homosexuelle » (p. XXV). Faisant fi de « problématiques usées » (« la rupture », « la résistance »), qui le plus souvent reproduisent les schémas dichotomiques qu'elles prétendent dénoncer, l'essai de Mbembe recherche donc certaines « lignes de continuité » en les inscrivant « dans la longue durée » ; et il vise conjointement à comprendre les modalités complexes qui manifestent l'émergence d'un « sujet africain autonome » (p. 33). Traditions ancestrales, politique coloniale et pratiques postcoloniales apparaissent ainsi liées par un même « triptyque violence, allocations et transferts » (p. 73), qui a « sa rationalité propre » parce qu'il rend tous les éléments du système

interdépendants les uns des autres : ainsi « le pouvoir d'État se socialise » en même temps que « les prérogatives publiques se privatisent », corruption et redistribution étant les opérateurs universels qui convertissent les « choses économiques » en « choses sociales et politiques », et vice versa (p. 75). C'est cette « formule de domination » qui fut, à compter des années 1980, ébranlée par « les politiques néolibérales de dérégulation tous azimuts » (p. 90), dont les impératifs d'austérité et les contraintes externes ont finalement démultiplié « les pouvoirs privés » et généré un véritablement retournement de l'Afrique contre elle-même. Les guerres incessantes constituant désormais, par la mise sous tutelle de populations pauvres et sans armes, de « nouvelles relations d'assujettissement », tandis que des pans entiers de l'économie sont tombés dans la clandestinité ou relèvent exclusivement du banditisme. Dans cet univers de la postcolonie où la violence règne avec l'arbitraire, l'imbrication du pouvoir et de ses sujets se donne également à lire au niveau symbolique, dans les modalités par lesquelles le pouvoir « s'imagine » et les individus rendent leur monde « signifiant » (p. 140). Si le pouvoir s'approprie l'obsène et le grotesque, ou cette « esthétique de la vulgarité » qui, selon Bakhtine, servait essentiellement au peuple comme moyen de dérision et de subversion, le postcolonisé s'approprie, en retour, le « régime du simulacre » (p. 149), et dispose

ainsi « d'une formidable capacité à mobiliser, non pas une seule identité, mais plusieurs, toutes fluides, et qu'il faut, à ce titre, négocier constamment » (p. 143). Quand l'Afrique actuelle s'apparente à un « Hors monde » où « la violence de la mort est devenue l'état normal des choses » (p. 217), c'est tout naturel que sa littérature témoigne d'un imaginaire profondément labile et baroque, tout empli d'ombres, de spectres et d'incertitudes. Mbembe expose avec brio ces diverses imbrications qui font des situations postcoloniales « des situations d'impouvoir par excellence » (p. 179), mais c'est avec style qu'il fait coïncider, dans cet ouvrage hors pair, la réflexion philosophique, l'écriture de l'histoire et ce qu'il appelle les « écritures africaines de soi ».

Anthony MANGEON